

**Cahier n°36**  
**Une méthode de recherche pour l'Ethnos**

*Michel Vial*

"L'unité de l'esprit humain, si toutefois elle s'élabore à travers l'histoire, ne peut être cherchée que dans la quête du sens et dans le jeu des significations, attestant le caractère irréductiblement téléonomique des activités humaines, donc des praxis et des pratiques sociales, et, par conséquent, des investigations scientifiques et de la recherche, autrement dit de l'entreprise de connaissance, qui est, elle-même, une de ces pratiques sociales" (p. 14).

Ardoino, J & Lecerf, Y., "L'ethnométhodologie et l'alternative des sciences sociales, Editorial", *Pratiques de formation (analyses)* n°11/12, 1986.

**Introduction : disciplines et méthodes**

Le projet est encore une fois de se donner des repères pour instrumenter la démarche de recherche et communiquer le texte de la recherche.

Une première lecture de la situation affirme : "À l'heure actuelle, les termes ethnologie, anthropologie ou anthropologie sociale sont à peu près synonymes. Le fait d'utiliser l'une ou l'autre de ces dénominations, ou de se définir comme simple "ethnographe", correspond à des enjeux de distinction ayant cours à l'intérieur même du champ disciplinaire, qui peuvent varier selon les circonstances ou les positions théoriques, thématiques voire institutionnelles" (Géraud et all. 1998, p. 15). On peut douter de la réalité de cette synonymie : on pourrait y voir la volonté de ne pas différencier et de naviguer à vue dans un brouillard qui arrange tout le monde ou, pour le moins, qui ne dérange rien de l'existant ; un statut quo, un consensus mou. Par ailleurs, ces enjeux, si enjeux il y a, n'ont pas à être transportés en Sciences de l'éducation. Il existe donc plusieurs disciplines (ethnologie, ethnographie et anthropologie) d'enseignement et de formation à la recherche dont les projets se ressemblent sur certains points et diffèrent sur d'autres. Nous chercherons d'abord à savoir si à ces disciplines correspondent des méthodes distinctes, comportant les trois passages obligés d'une méthode de recherche : constitution du matériau, traitement du matériau et obtention de résultats puis interprétation de ces résultats.

La question se pose, en effet, puisque la triade ethnologie, ethnographie et anthropologie, pour d'autres, "correspondrait à des étapes méthodologiques clairement dissociées, premièrement observation et description des données (ethnographie), deuxièmement interprétation des données (ethnologie), enfin généralisation et comparaison (anthropologie).[...] les trois termes continuent d'être utilisés pour signifier la forme particulière que prendra, à un moment précis, le travail ethnologique : on parlera encore par exemple d'ethnographie pour caractériser le terrain et d'ethnologie ou d'anthropologie pour insister sur l'effort d'explicitation de l'apport

théorique de la recherche." (Géraud, Leservoisier, Pottier, 1998, p. 14). Le passage de la discipline à une étape dans la méthode de recherche est ici donnée comme une évidence que nous voudrions interroger. On voit bien que la distinction des trois étapes de la méthode, laquelle ne porte alors pas de nom, n'est pas chose aisée. L'appel à l'ethnométhodologie (inscrite, elle, dans la discipline de la sociologie) nous permettra d'y voir plus clair.

Géraud et all continuent : "La spécificité d'une approche anthropologique se mesure dans sa capacité à pénétrer des modes de pensée autres. La présence physique auprès des populations indigènes ne garantit pas que l'on fasse oeuvre de science, ni d'ethnologie, de même que l'absence de terrain ne saurait disqualifier des recherches dont la vocation est pleinement anthropologique" (pages 31/32).

Reprenons cette citation en la commentant :

"La spécificité d'une approche anthropologique" : notons le glissement de ethnologie à anthropologie, qui en fait signale le changement d'un programme disciplinaire<sup>1</sup> à un autre.

"se mesure dans sa capacité à pénétrer des modes de pensée autres" : c'est le point commun à toutes les disciplines dont nous parlons, et ce n'est pas réservé à l'ethnologie. Mais en même temps c'est très large et même trop ; s'y dissout la différence entre ethnos (étude des modes de pensée propre à certains types de groupements humains fortement auto-marqués, qui revendiquent une différence autre que raciale, une différence culturelle) et histoire (étude des modes de pensée oui, mais saisies dans le temps et traitées comme accumulation signifiante ou orientée).

"La présence physique auprès des populations indigènes ne garantit pas que l'on fasse oeuvre de science" : bien évidemment, ceci déplace la question en assimilant méthode et scientificité. Aller sur ou dans un terrain serait même plutôt pour beaucoup de gens un gage de non-scientificité quand la scientificité est réduite pour eux à la manipulation objectives de faits.

"ni d'ethnologie" : alors l'ethnologie est bien une discipline et pas une méthode de recherche puisque aller ou pas sur le terrain (méthode) ne coïnciderait pas avec l'étiquette (ethnologie) que le chercheur se donne...

"de même que l'absence de terrain ne saurait disqualifier des recherches" : reprise de l'argument de la validité scientifique qui n'est pas la question traitée, sinon à assimiler méthode suivie à gage de scientificité ! Suivre une méthode —quelle qu'elle soit— ne garantit pas la scientificité. La scientificité s'attribue par la communauté intéressée, elle n'est pas réductible à la façon de chercher.

---

<sup>1</sup> on ne peut plus aujourd'hui confondre programme de recherche et programme disciplinaire. Dans une discipline qui donne le cadre d'un projet, des recherches se font, avec des méthodes différentes.

"dont la vocation est pleinement anthropologique" : reprise de la grande catégorie englobante qui sublime la question précise de la méthode en ethnologie, laquelle est ainsi évacuée.

Alors il faut bien se l'avouer : on ne voit pas une méthode ethnologique, ni anthropologique, ni ethnométhodologique. Ce n'est pas non plus en additionnant des disciplines qu'on obtient une méthode (sinon dans quelle discipline en fin de compte s'inscrit-on alors ? Il manquerait une étiquette générale).. La méthode est à trouver aux croisement de ces disciplines qu'il faudra d'abord caractériser comme discipline.

Il n'est donc pas possible d'assimiler la discipline et la méthode : l'ethnologie n'est pas une méthode de recherche, ni l'ethnographie, ni l'anthropologie ; ce sont des disciplines. Quand on parle de "recherche ethnologique" on signifie simplement qu'elle est faite dans la discipline ethnologie, cela ne dit rien de la méthode de recherche employée<sup>2</sup>. Ainsi, en sociologie : la recherche n'est pas "sociologique" au sens où on entendrait "faite dans une méthode sociologique". Dans la sociologie comme discipline existent des méthodes qui relèvent de la méthode historique, de l'expérimentalisme, de la différentielle à quoi il faut ajouter l'ethnométhodologie qui relève alors d'une méthode de l'ethnos.

Que voudrait dire "l'expérimental sociologique", si on voulait par là désigner une méthode de recherche Ou la clinique ethnologique ? Sinon qu'on postulerait que, parce qu'on est sociologue, on a une façon particulière de faire de l'expérimental et parce qu'on est ethnologue on a une façon particulière de faire de la clinique ? Ce serait à démontrer. Alors que dire que parce qu'on est en sociologie, on utilise de façon particulière l'expérimental ou la clinique est en revanche a priori soutenable mais demanderait explications. Après tout c'est ce que nous avons fait pour la méthode clinique en Sciences de l'éducation (voir Cahiers précédents). On peut dire aussi que l'ethnos "éducation" est spécifique par rapport à d'autres ethnos étudiables, nous y reviendrons. Mais on parle alors de la marque d'une discipline de recherche (les SdE) sur la méthode, une discipline de recherche qui dicte des objets à étudier : les sciences de l'éducation étudient l'éducation (les pratiques éducatives existantes, déjà là), l'ethnologie n'étudie pas les pratiques ethnologiques existantes. C'est peut-être là le scandale de l'ethnométhodologie par rapport à la sociologie qui dit vouloir étudier les pratiques sociologiques déjà là, chez les tribus étudiées, dans leur vie ordinaire ?

---

<sup>2</sup> C'est tout le problème qu'on peut voir à l'oeuvre dans l'introduction du livre de Vega (2000) où se mêlent les disciplines et les méthodes indifférenciées et où l'absence de l'ethnométhodologie que l'auteur ignore, se fait cruellement sentir.

Ce qui est ambigu quand l'adjectif correspond à une discipline de recherche<sup>3</sup> n'est plus soutenable quand l'adjectif correspond à un corps de métier, à une profession. On peut pas étendre l'expression (la recherche + adjectif : sociologique, ethnologique...) à un corps de métier (la recherche infirmière). Car alors ce serait tout simplement de la recherche faite *par et pour* des infirmières ! Et cette "recherche infirmière" (faite par et pour des infirmières) risque d'être aussi peu considérée que la "littérature féminine" ou "la musique nègre", dévalorisée par les chercheurs puristes, ou par les médecins, en une sous-recherche, une para-recherche, une recherche secondaire. Je préférerais parler dans ce cas d'une "recherche professionnelle" : une recherche axée sur les préoccupations d'un corps dit de métier à un moment précis de son histoire. Ce terme désigne alors le texte d'une recherche particulière et non pas une discipline. Celui qui fait aujourd'hui une recherche professionnelle peut fort bien demain faire un autre type de recherche. Il s'agit alors d'un type de produit de recherche, pas d'une catégorie de chercheur. (Vial, 2000). On ne peut pas non plus désigner une méthode en lui accolant un adjectif désignant un corps de métier : la "différentielle infirmière" voudrait dire que, parce qu'on est infirmière, on a une façon spécifique de faire de la différentielle ! A quand une "clinique enseignante" (réservée aux enseignants !) ? L'emploi du mot clinique tantôt comme nom et comme adjectif recouvre tous ces cas de figures, ce qui le rend difficile à entendre<sup>4</sup>.

Il semble qu'il n'est pas possible d'assimiler de façon systématique la discipline et la méthode. Il faudrait accepter, par exemple, qu'en ethnologie (discipline) il existe des recherches qui relèvent de la méthode historique : "si l'expérience de terrain a pu apparaître comme irremplaçable, il arrive qu'elle soit impossible, tout bonnement parce que les populations étudiées ont disparu ou que l'ethnologue se réfère à des systèmes culturels révolus. Doit-il s'interdire pour autant d'exercer un regard ethnologique ?" mais il ne s'agit pas ici de s'intéresser à un "regard ethnologique" donc disciplinaire, mais à une méthode, contrairement à ce qu'en disent Géraud et al (Géraud, M-O., Leservoisier, O. & Pottier, R., 1998). On préférera dire que si la méthode de recherche utilisée n'oblige pas à aller dans un terrain, ou si la recherche de terrain n'est pas incluse dans la méthode, c'est qu'il ne s'agit plus d'étudier l'ethnos mais l'histoire. Le projet n'est plus le même, le programme non plus.

---

<sup>3</sup> C'est tout le problème de l'ergonomie : discipline de recherche ou de formation ? quelle(s) méthode(s) de recherche ? Se réclamer de l'ergonomie ne peut pas permettre de faire l'impasse sur le choix de la méthode de recherche employée.

<sup>4</sup> une "recherche clinique" pourrait seulement signifier : une recherche faite avec la méthode de recherche connue sous le nom de clinique, ce serait plus simple.

Car parler de "recherche de terrain"<sup>5</sup> c'est découper un sous-ensemble dans les méthodes (comme l'ont fait les expressions "recherches de laboratoire" et "recherches in vivo"), c'est désigner des méthodes où le passage par le terrain est indispensable car la recherche se fait *dans la rencontre* entre le chercheur et les gens de terrain. Il est donc impossible dans ces recherches d'en rester à une analyse même brillante et valide par ailleurs, pour un autre projet, de textes entre eux —et plus largement de signes hors de la présence d'humains qui les émettent—.

Reprenons Géraud et all : "Il n'en reste pas moins que le travail dit de terrain, c'est-à-dire l'observation directe des populations étudiées pendant un laps de temps suffisamment long, semble caractériser la discipline, de même que l'on tend souvent à considérer que l'ethnologie se donne pour objet privilégié les sociétés primitives<sup>6</sup>. Ces propositions, à la fois vraies mais imparfaites, ont le défaut de définir l'ethnologie par une méthode (le terrain) et un objet d'étude (les sociétés traditionnelles) qui lui seraient spécifiques" (page 25). Certes, mais ici il ne s'agit pas de définir la discipline mais la méthode ! Ensuite, la recherche de terrain n'est pas l'apanage de l'ethnologie... On n'en sort pas, on est dans un raisonnement tautologique.

Plus séduisante est cette seconde position prise par Boumard : "Classiquement, l'ethnographie est connotée au terrain, à l'observation des tribus étrangères, à l'étrange donc en tant que singulier. L'ethnologie, de son côté, serait le lieu de la théorisation, de l'analyse des pratiques de ces peuplades, avec fonction de l'accès au général. L'anthropologie enfin, comme science de l'Homme en tant qu'homme à travers ses dimensions culturelles, pourrait symboliser l'universel, pour s'en tenir aux termes de notre colloque. Nous réfutons ces allant-de-soi, qui sont ceux de la culture savante occidentale, ceux du pouvoir des clercs. Nous posons l'ethnographie non comme une démarche, et encore moins comme une méthode, mais bien comme une posture, où le sujet est à la fois constitutif du procès de connaissance, et également se situe dans une perspective de connaissance compréhensive, largement référée à l'agir communicationnel de Habermas. [...] L'ethnographie dont nous parlons s'appuie donc sur une épistémologie, qu'on pourrait situer dans la lignée constructiviste, et plus précisément sans doute en référence à la phénoménologie, particulièrement du côté de Merleau-Ponty, avec la notion pour nous essentielle d'une phénoménologie de la perception." (colloque AFIRSE, 2000, actes, p. 37). Notamment parce qu'ainsi on sort de cette confusion entre démarche et discipline. Mais que ce soit une posture n'empêche pas (ne serait-ce que pour former l'apprenti chercheur à cette posture) de s'entendre sur une méthode de recherche<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> qu'on se met, après le rapport Prost, à appeler "recherche contextualisée"... comme si toutes les recherches des sciences de l'humain (autres que celles des sciences de la matière et de la nature) n'étaient pas dépendantes de leurs contextes ?

<sup>6</sup> ces deux questions ne sont pas liées par un lien de similitude évident !

<sup>7</sup> Mais bien sûr, la notion de méthode doit alors être distinguée d'un protocole fixe où tout est prévu.

*Il sera donc pris ici une troisième voie : à partir de l'ensemble de ces disciplines, on peut construire une méthode de l'ethnos, un canevas avec des étapes, des actions types, une sorte de "protocole", des repères pour construire son chemin et non pas un chemin à suivre. Reconstruire un programme de recherche comportant des bifurcations vers telle ou telle discipline, un scénario qui sera ensuite improvisé sur le terrain dans une démarche de recherche toujours singulière, mise en actes, comme dans la commedia del' arte.*

Peu importe alors effectivement, qu'on l'appelle méthode anthropologique ou ethnologique ou ethnométhodologique<sup>8</sup> : on parlera ici de "méthode pour l'ethnos", dans la catégorie des recherches de terrain.

Ce que ces disciplines ont en commun est le travail dans le chercheur entre implication et distanciation (Cf. Géraud et all. pages 30/31), pour l'intelligibilité du dispositif réalisé dans un terrain : "La question clef [...], c'est de maintenir l'équilibre entre intégration et empathie sur le terrain d'une part, et la distanciation et la réflexion sur le matériel produit, d'autre part." (Peter Woods, 1990, p. 133).

Nous débordons donc cette triade de disciplines en leur agrégeant l'ethnométhodologie. Nous allons essayer de mettre à jour un ensemble de points de passages obligés dans ce type de recherche de terrain, en Sciences de l'éducation.

## 1. Les disciplines connexes aux Sciences de l'éducation convoquées

### L'anthropologie

Cette discipline, la science de l'Homme (anthropos), reine de toutes les sciences humaines au début du siècle, dont elle devait être l'aboutissement, s'est malheureusement compromise dans le grand mouvement colonialiste. Elle en a épousé toutes les catégories a priori : son but était (et cela ne choquait personne !) d'étudier les "primitifs", les "sauvages", les "autochtones", les "indigènes" parce qu'ils seraient plus près que nous de l'origine de l'humanité ; des arriérés, en somme : des "sociétés arrêtées dans le temps", qui n'ont pas eu, en fait, de civilisation ; des peuples dits "archaïques", ayant échappé au progrès et notamment celui de la science !. "Au lendemain de la seconde guerre mondiale, sous l'influence de la tradition anglo-saxonne, l'usage du terme anthropologie sociale se répandit en France. [...] Pour Balandier, il s'agissait avant tout de se défaire de la connotation péjorative d'une ethnologie trop identifiée à la science des seules sociétés primitives et qui avait par ailleurs à se défendre d'une histoire liée à celle de la

---

<sup>8</sup> Affergan passe, lui aussi, d'une dénomination à l'autre.

colonisation. En cherchant à rompre avec les idées reçues de l'ethnologie sur les populations dites traditionnelles, en se proposant de mettre au coeur de la réflexion les bouleversements sociaux induits en Afrique par la décolonisation." (Géraud, Leservoisière, Pottier, 1998, p. 15)

La notion de "peuples primitifs", est aujourd'hui soigneusement évitée (Cf. Le musée des arts premiers) parce qu'elle connote immédiatement "peuples inférieurs", ce qui peut être vécu comme un trait de racisme. Ce travers est pudiquement désigné par l'euphémisme "l'ethnocentrisme" : "Parler des autres, ce n'est pas parler sur le dos des autres ni contre eux. Rien de moins facile, cependant étant donné l'ethnocentrisme [...]. Chacun s'identifie, par sa langue, son faciès, ses manières de vivre, à une communauté dont il a assimilé les valeurs. Il a tendance à rejeter, critiquer ou dévaloriser ceux qui ne sont pas comme lui. Lors de la découverte de l'Amérique, des Espagnols refusèrent d'abord aux Indiens le caractère d'humanité, parfois pour justifier l'esclavage, tandis que des Indiens tuèrent des Espagnols pour vérifier qu'ils étaient mortels. [...]"

L'ethnocentrisme, dont cherche à se débarrasser l'ethnologue, est l'attitude consistant à juger les formes morales, religieuses et sociales d'autres communautés selon nos propres normes et donc à juger leurs différences comme une anomalie [...]. L'exotisme, comme culture du pittoresque retenant les curiosités et les bizarreries des autres, peut virer à l'ethnocentrisme lorsqu'il s'accompagne d'une attitude dévalorisante à leur égard et au racisme lorsqu'il produit rejet et hostilité" (Rivière, C. 1999 (1995), pages 12/13). Si l'objet de l'anthropologie est de penser les différences et de penser l'autre, l'altérité n'est pas facile à accepter pour les "civilisés" que nous sommes.

Les modèles de pensée, le structuralisme puis le systémisme, vont petit à petit désamorcer ces présupposés en montrant que ces sociétés sont organisées et qu'elles ont en fin de compte une culture autre (Lévy-Strauss, 1958).. La différence arrive à être pensée en dehors du jugement de valeur (Dossé, 1991). La décolonisation a fortement secoué l'anthropologie qui aujourd'hui ne fait plus consensus sur ses buts de mise à jour des éléments d'une nature humaine, universelle. En revanche, elle s'attache à *comparer les différences entre les cultures*.

Pour faire court, sera appelé culture "l'ensemble complexe incluant les savoirs, les croyances, l'art, les moeurs, le droit, les coutumes ainsi que toute disposition ou usage acquis par l'Homme en société" (Tylor, 1871). La culture est donc ce qui relie les hommes d'un groupe social et les agit : ils y participent au delà de ce qu'ils en croient. Sachant que culture ne veut pas dire reproduction à l'identique : "si la culture représente une forme de permanence dans la durée, elle est soumise à des changements" (Rivière, 1999, p.90).

L'anthropologie est toujours dans un projet de généralisation des connaissances sur l'Homme : "Pour Lévi-Strauss, l'utilisation du terme anthropologie

correspondait à la volonté de mettre sur pied un projet intellectuel de vaste envergure visant à l'étude comparative de l'Homme en société. Anthropologie semblait plus à même de restituer l'ambition théorique et la vocation généraliste de ce programme " (Guéraud et all. 1998, p. 15).

Le postulat de l'anthropologie comme discipline de recherche est qu'il est possible de passer du local au général : "L'anthropologie prend pour objet des unités sociales cohérentes et de faible ampleur qui, ou bien constituent un échantillon représentatif d'une société globale qu'on souhaite appréhender [...], ou bien ont une position originale par leur sous-culture spécifique [...]. La démarche consiste bien à extrapoler le global à partir du local par la saisie des rapports interindividuels et institutionnels, des principes d'organisation et de production, des valeurs dirigeant la vie commune. [...] L'anthropologue pose les questions suivantes : quelle est la nature et l'origine des coutumes et des institutions ? Quelle est la façon dont l'individu vit sa culture ? Quelles significations revêtent entre groupes voisins les différences sociales et culturelles ? Le point de vue comparatif demeure donc toujours à l'arrière-plan lorsqu'on cherche les ressemblances et différences entre groupes humains, lorsqu'on souligne les clivages entre hommes et femmes, jeunes et vieux, chefs et sujets à l'intérieur d'un groupe, ou bien lorsqu'on confronte en miroir les anthropologies allemandes et françaises. Soucieuse de totalité, l'anthropologie étudie l'Homme sous toutes ses dimensions, en montrant comment, à l'intérieur de ce que M. Mauss appelle le phénomène social total, des éléments d'une économie par exemple ne peuvent être compris et expliqués qu'en relation avec des phénomènes politiques, religieux, parentaux, techniques, esthétiques. Chaque élément isolé prend signification de l'ensemble culturel et social dans lequel il s'insère. Le même ensemble social peut aussi être saisi par d'autres disciplines avec lesquelles l'anthropologie entre en complémentarité." (Rivière, C., 1999, page 16).

L'anthropologie reconstruit une fiction travaillée comme telle : "l'anthropologue, au même titre que le flâneur ou l'amateur, apprend à voir, décèle, révèle, met à jour, relie, jette des ponts, conjoint, disjoint, compare et, ainsi, petit à petit, construit un monde qui sera le produit de sa pratique. Le modèle ne se situe pas tant hors de ce qu'il observe que dedans, surgissant de l'expérience même et non plus posé a priori". (Affergan, 1997, p.121).

### **L'ethnologie**

L'ethnologue se sublime dans la figure de l'aventurier. L'explorateur spécialiste du dépaysement ne s'est pas toujours conjugué avec "la tolérance, le rejet des préjugés liés à son milieu, sa classe", sa formation d'origine pour arriver à comparer de façon critique et distanciée, contrairement à ce qu'en dit Claude Rivière (1999, p.21). Mais c'est aujourd'hui le but de cette discipline. Cette discipline a largement partagé les préjugés racistes déjà évoqués pour l'anthropologie (voir Guéraud et all. pages 14/15). "L'ethnologie est le plus souvent associée à la science des sociétés exotiques. Les recherches récentes, en milieu urbain, par exemple, n'ont pas totalement invalidé cette idée bien ancrée dans le sens commun. Tout

au Plus, le grand public a-t-il vu dans ces entreprises une manière amusante de «tribaliser» les populations occidentales. Mais rien ne sert de dénoncer l'archaïsme de cette représentation de la discipline si ce n'est pour répondre à la question faussement simple : qu'est-ce que l'ethnologie?

A priori, l'ethnologie semblerait bien être la conjonction entre un objet d'étude privilégié, les sociétés traditionnelles, une méthode, l'enquête prolongée de terrain, mais surtout des problématiques classiques concernant par exemple le rituel et la croyance, les structures de parenté ou l'organisation sociale...[...] Mais on ne peut se contenter d'un tel implicite : les recherches et les approches reconnues comme ethnologiques dépassent désormais très largement le domaine classique et clairement identifié de la discipline. [...]" (Géraud, Leservoisier, Pottier, 1998, p.11).

Le fonctionnement de l'ethnologie n'est pas sans rappeler celui des Sciences de l'éducation :

- les objets que l'ethnologie étudie peuvent être étudiés par d'autres disciplines
- les méthodes, les programmes de recherche employés en ethnologie ne lui sont pas réservés
- le même objet étudié peut être étudié avec d'autres questionnements que ceux de l'ethnologie (l'ethnologie n'épuise pas ses objets)
- l'ethnologie crée des objets nouveaux dans son champ
- l'ethnologie ne s'est pas instituée de la même façon selon le pays dont on parle...

Les fluctuations d'emploi des termes anthropologie, ethnologie et ethnographie reflètent des interrogations méthodologiques et épistémologiques présentes dès l'apparition de la discipline et qui ne sont pas toujours résolues de manière rationnelle et débattue.

On remarque que les frontières sont floues entre anthropologie, ethnologie et même sociologie (en fait ici par sociologie est désignée l'éthnométhodologie sous le terme : "l'école de Chicago"). Ainsi Levi-Strauss est revendiqué par l'anthropologie et par l'ethnologie : ce sont les études conduites qui se départagent et leurs projets dans ces disciplines, non pas leurs auteurs. (cf. Géraud, Leservoisier, Pottier, 1998, p.16).

Le trait distinctif entre ethnologie, et ethnométhodologie semble bien être, comme l'a avancé Malinoswki que, en ethnologie, "les faits de culture sont implicites ou inconscients aux acteurs indigènes : il devient indispensable d'observer *ce qui ne peut pas être dit* " [...] "La culture ne s'exprime pas tant dans des institutions ou des règles, que dans des manières d'agir ou de penser vécues de façon inconscientes" (Guéraud et all. p. 27) <sup>9</sup>; alors qu'en ethnométhodologie, les acteurs peuvent

---

<sup>9</sup> en mettant en relief ce trait, on en arrive à l'ethnopsychanalyse telle que Tobie Nathan la pratique et la théorise. Par ailleurs, la connaissance d'une théorie du psychisme peut permettre la distanciation par rapport au vu et entendu et de ne pas prendre "au pied de la lettre" le dit des acteurs de terrain qu'on rapporte. Pour un

dire le pourquoi de leurs actes, même si au moment où ils les font ils n'ont pas besoin de se le dire. Et c'est ce "pourquoi" (le sens) que le chercheur travaille.

Enfin, autre caractéristique de cette discipline, le projet de totalité : "Les phénomènes sociaux et culturels sont cohérents et structurés : l'ethnologue doit se pencher sur l'ensemble des aspects d'une société, sans écarter a priori certains domaines de la vie sociale, ni certains types de phénomènes : il ne s'agit pas de préférer les événements publics aux événements privés, ni les actes sociaux d'importance aux menus gestes du quotidien, ni les manifestations rituelles à la vie matérielle. L'ensemble des observations doit s'intégrer pour *donner sens à une totalité sociale*. Ce projet de totalité est perceptible dans les monographies, ces ouvrages par lesquels les ethnologues classiques ont restitué à la communauté savante leur analyse des sociétés étudiées." (Géraud et al. 1998, p. 27/28) ; ce qui conduit à la notion de monographie, cf. pages 28/30).

"L'objectif du chercheur consiste à dégager une norme, soit un ensemble de constantes à partir des matériaux engrangés. [...] L'ethnologie consiste avant tout à construire des modèles culturels. [...] à relever les représentations qui structurent le quotidien du groupe étudié." (Mucchielli, 1996, p.148/149).

---

contre-exemple voir Véga, A. (2000) : l'accumulation de citations des acteurs de terrain décontextualisées, sans qu'on sache ce qu'elle signifient en situation pour les locuteurs eux-mêmes, construit une fiction qui n'est pas travaillée en tant que telle et se donne comme le reflet (vrai) de la tribu étudiée.

### **L'ethnographie**

A l'origine, étude des traces écrites d'une société (en général disparue).. Champollion était ethnographe quand il décrypta les hiéroglyphes devenues illisibles à tous.

A partir du succès scandaleux de l'ethnométhodologie américaine, Méhan utilise ce terme pour croiser les pratiques de l'ethnologie et les principes de l'ethnométhodologie. "Sans vouloir envisager une date de naissance précise à ce mouvement, prenons à la lettre les quelques allusions en forme d'hommage, éparses dans le texte de Woods, à l'oeuvre de G.H. Mead. Il semble bien que ce soit lui, et par "l'école culturaliste" américaine que, dès les années cinquante des anthropologues se soient reconvertis dans l'étude du système éducatif, créant cette discipline alors étrange : l'anthropologie de l'éducation.

Dès l'origine, celle-ci s'est nourrie d'études de cas et de monographies, centrant ses intérêts sur les minorités comme objet et "l'enculturation" comme thème ("l'enculturation" désigne le processus par lequel les membres d'une communauté intériorisent les traits spécifiques à celle-ci).

[...]. on distingue [...].

1. L'ethnographie holiste (holistic ethnography) distingue les schèmes DE comportement (patterns of behaviour) des schèmes EN VUE DU comportement (patterns for behaviour) et s'emploie à étudier les deux aspects de la réalité sociale, matériel et mental, affectif et intentionnel.

2. L'ethnographie de la communication ou ethnographie constitutive, utilise "l'observation participante" et l'analyse d'enregistrements vidéo afin de formuler ou de vérifier des hypothèses. [...]. (Introduction à Peter Woods, 1990, p. 15/16).

Remarquons un emploi tout à fait inattendu du mot "ethnographe" pour désigner non plus une discipline, ni une méthode mais l'ensemble du travail de terrain, fait par l'ethnologue qui (parce qu'il doit écrire) est appelé "ethnographie". C'est l'emploi des traducteurs de Peter Woods (1990). Ce qui fait que sous ce terme sont désignés des principes qui peuvent être revendiqués par l'anthropologie, l'ethnologie et l'ethnographie, et même l'ethnométhodologie. Ainsi : "[...] la méthode ethnographique dont les fondements exigent le refus de tout préalable théorique, de toute grille de lecture a priori dans l'étude de "terrain". Loin de considérer que les faits sont naturellement muets et que le réel n'a rien à dire s'il n'est dûment expérimenté et interrogé dans le cadre d'un modèle d'interprétation, l'entreprise ethnographique montre qu'une patiente enquête descriptive permet, à terme, la décantation des données rhapsodiquement collectées et, à partir d'elles, l'émergence de "thèmes" ordonnateurs préluant à la formation de concepts "enracinés" qui s'articulent enfin au sein d'une théorie sui generis. Au cours de l'observation-description, les centres d'intérêt se circonscrivent d'eux-mêmes, délinéant des objets et des problématiques de plus en plus précis selon le processus de la "focalisation progressive" (Peter Woods, 1990, Introduction, p. 7).

Notons qu'une discipline naissante peut être rattachée à l'ethnographie, c'est l'ethnobiographie : "Le champ disciplinaire, comme le mot, est jeune. L'expression a été forgée par Jean Poirier en 1979 et définie par lui dans l'ouvrage qu'il a consacré aux *Récits de vie, théorie et pratique* : "L'ethnobiographie constitue, à partir de l'informateur, une méthode de maïeutique sociale qui permet au sujet de se retrouver lui-même et qui lui donne la possibilité de porter témoignage sur son groupe, sa société, sa culture" (p. 42). L'ethnobiographie est la forme la plus récente de l'approche biographique en sciences humaines et plus particulièrement de la collecte des récits de vie en ethnologie. Cette dernière remonte à la fin du siècle dernier avec les travaux des ethnologues anglo-saxons". (Mucchielli, R, 1996, pages 63/64/66).

### L'ethnométhodologie

Mouvement né en réaction contre la sociologie dominante<sup>10</sup>, dite positiviste, d'abord aux états Unis puis en Angleterre et enfin en France. Ce terme a été inventé par Harold Garfinkel sur le modèle de "ethnobotanique" ou "ethnomédecine". L'ethnométhodologie, c'est la quête des méthodes employées par les membres d'une même tribu pour donner du sens à ce qu'ils font.

"Harold Garfinkel est le père fondateur de l'ethnométhodologie. Il est né en 1917 et est toujours vivant. En 1946, il commence des études doctorales à Harvard sous la direction de Talcott Parson. Celui-ci a eu une très grande influence sur lui. H. Garfinkel soutient sa thèse en 1952 et obtient un poste dans l'Ohio. Entre temps il s'initie à la phénoménologie principalement par l'intermédiaire de Husserl, Schutz et Merleau-Ponty. En 1954, il est nommé à l'université de Californie (University of California Los Angeles) où il enseigne toujours.

Son œuvre principale date de 1967, il s'agit des *Studies in Ethnomethodology*. C'est l'ouvrage de référence numéro un dans la discipline. Cet ouvrage n'a toujours pas été traduit intégralement en français. [...] certains passages des *Studies* ont été traduits. Les deux principales sources où on peut trouver ces traductions sont, à ma connaissance :

- le 3<sup>ème</sup> numéro de la revue *Problèmes d'Épistémologie en Sciences Sociales* publiée par le Centre d'Etude des Mouvements Sociaux (C.E.M.S.) en 1984.
- le mémoire de D.E.A. de Jacqueline Signorini (1985). Le chapitre 3 y est traduit.

La pensée de H. Garfinkel est donc très difficile à connaître d'une part, comme nous venons de le voir, parce qu'il y a peu de traductions disponibles, d'autre part parce que les textes en eux-mêmes sont d'une lecture ardue.

En effet, H. Garfinkel a la réputation d'être un auteur très difficile. Ce qu'il écrit est très obscur et il revendique cette obscurité car il veut provoquer chez le lecteur un

---

<sup>10</sup> à ce titre (et pour ne rien simplifier) on a mis ethnologie, ethnographie et ethnométhodologie sous l'étiquette "nouvelle sociologie", en y ajoutant l'interactionnisme symbolique et le constructivisme social duquel découle aujourd'hui la dite cognition située. Cf. Peter woods, 1990, p.16.

"dépaysement intellectuel" c'est-à-dire qu'il veut modifier ses manières de penser... surtout, dit-il, si le lecteur est sociologue ! [...].

C'est sur les campus californiens, dans une ambiance très psychédélique (années 60), qu'apparaît l'éthnométhodologie.

L'éthnométhodologie naît en réaction à la sociologie classique de E. Durkheim dont le principe fondamental est la réalité objective des faits sociaux. On ne s'intéresse plus désormais à la réalité objective des faits sociaux en tant que telle mais bien en tant qu'accomplissement des activités des membres de la tribu. [...]

Louis Quéré répondant à une question de Georges Lapassade (*Pratique de Formation (Analyses)* n°11-12, p. 74) fait remarquer que l'éthnométhodologie, ce n'est pas seulement un point de vue sociologique, c'est aussi : « un style , une manière de travailler, une sensibilité empirique, un certain type de rapport aux données une attention aux détails, une méfiance à l'égard des interprétations superflues, un souci de rigueur dans la description et l'argumentation, etc. ».[...].

Pauline Charest (1994) propose un tableau qui présente les liens de Garfinkel avec les théories contribuant à l'éthnométhodologie.

Auteurs/Ecole	Liens de Garfinkel et les trois branches du savoir
<b>Parsons</b> (Harvard, E.U.)	Professeur qui s'inspire de Durkheim, Weber et Pareto (Europe): théorie de l'action; dirige Garfinkel dans ses travaux de thèse; par l'éthnométhodologie, dont Garfinkel est l'initiateur, il se sépare et s'oppose à la conception durkeimienne de l'action.
<b>Schutz</b> (Vienne et N.Y.)	Professeur et conférencier qui s'inspire de Weber et reconnaît l'importance du <i>verstehen</i> [comprendre]. Il a comme étudiants, Berger et Luckman. Les écrits de Schutz, Husserl et Gurwitsch initient Garfinkel à la phénoménologie
<b>Ecole de Chicago</b>	Présence de Sacks : ethnolinguiste à l'école de sociologie Park, Berger et Thomas y sont des tenants de l'interactionnisme symbolique. Cicourel y établit un réseau de chercheurs auquel collabore Garfinkel.

Comme le souligne P. Charest (1994), l'éthnométhodologie s'inscrit dans le paradigme constructiviste. Le constructivisme a été parfaitement résumé par une phrase de Bachelard (1938) dans *La Formation de l'Esprit Scientifique* : « Rien ne va de soi, rien n'est donné, tout est construit. » Cette démarche qui va à l'encontre de la démarche cartésienne sous-tend la méthode ethnométhodologique. En effet l'ethnométhodologue construit son objet de recherche au fil de sa recherche.

L'interactionnisme symbolique partage le même postulat de départ : rien n'est donné, tout est construit. La théorie de l'étiquetage qui fait partie de l'interactionnisme symbolique pousse à l'extrême cette idée en étiquetant les individus [...]

L'interactionnisme symbolique s'intéresse aux interactions, celles-ci devant être perpétuellement négociées et construites par les participants de l'interaction. L'objet de la recherche, c'est la conception que les gens se font du monde. Ceci va à l'encontre du point de vue de E. Durkheim selon qui, même si les gens sont capables de raconter leurs pratiques sociales, leurs récits et leurs interprétations ne sont ni suffisamment précises ni suffisamment claires pour être d'un quelconque intérêt scientifique.

Enfin si le père de la phénoménologie est E. Husserl, ce dernier n'a pas influencé directement l'ethnométhodologie. C'est par l'intermédiaire de A. Schutz que H. Garfinkel a pu baigner dans ce milieu phénoménologique si favorable au développement de l'ethnométhodologie. A. Schutz souhaite montrer que dans le "sens commun" il y a un mode de penser qui a sa cohérence interne. C'est dans l'œuvre de A. Schutz que les ethnométhodologues ont trouvé cette idée de sociologie non professionnelle, c'est-à-dire une sociologie du sens commun avec sa logique et ses méthodes. F. Héran (1987) explique que les gens, les agents, sont capables de "rendre compte eux-mêmes de leur pratique antérieurement à toute pratique scientifique." Ceci nous renvoie à la célèbre expression de Garfinkel : les gens ne sont pas des "idiots culturels". [...]. (Marie, C. 1999).

L'ethnométhodologie a donc fait scandale. Considérée comme une secte, la confidentialité y est, en effet, de rigueur car il faudrait avoir fait un tel travail sur soi que la formation à l'ethnométhodologie deviendrait une véritable initiation et qu'il faudrait par exemple être sans cesse en relation avec un groupe de supervision.

Le but de la recherche est d'analyser la société en train de se faire et le comment de cette auto-organisation. Mettre à jour la structuration locale des activités de la vie courante, le fait que les gens exhibent des conduites ordonnées, régulières, typiques sans qu'on puisse dire qu'ils suivent des règles ou qu'ils sont agis par des contraintes normatives intériorisées : ils suivent et inventent des ethnométhodes.

Le défi contre la sociologie dominante est de dire que l'acteur social n'est pas un idiot culturel (boutade de Garfinkeld), il n'est pas seulement agi par des structures ou des alternatives d'actions préétablies. Le sens n'est pas porté par le chercheur qui le dévoilerait en exhibant l'arrière fond des acteurs. Le sens est construit par les gens au quotidien : l'ordre social dérive du jeu des acteurs, de leurs stratégies

L'ethnométhodologie veut passer d'une volonté normative à une volonté interprétative. Elle est contre la vérification d'hypothèses préétablies et contre l'idée d'une consistance de l'objet d'étude. En fait, l'ethnométhodologie est plus une "mouvance" qu'une méthode unifiée et impérative. Ce n'est pas un corps de prescriptions mais une perspective assortie d'une série de recommandations pour guider la recherche. Les auteurs clés en sont : Garfinkel, Lapassade, Coulon.

### Une posture du chercheur

Le social n'est pas un chaos, mais une auto-organisation, c'est un instituant producteur de l'institué, une morphogenèse, une construction de la forme du social dans le quotidien : le travail d'institution.

On est averti que "la ruse fait que la perception se fait oublier comme fait, au profit de l'objet qu'elle nous livre" (Merleau-ponty).

L'ethnométhodologie est un style : une manière de travailler, un type de rapport aux données, une attention aux détails, une méfiance à l'égard des interprétations superflues, un souci de rigueur dans la description.

L'ethnométhodologie fait partie des démarches compréhensives qui ne se donnent pas pour but d'expliquer par des lois universelles (Cf. les deux traditions scientifiques dans Pourtois, J-P., & Desmet, H., *Epistémologie et instrumentation en sciences humaines*, Pierre Mardaga, Liège-Bruxelles, 1988) et des approches dites "qualitatives". La réalité sociale pratique n'est pas extérieure ni disponible à la connaissance empirique et théorique du chercheur. Le sujet-chercheur et l'objet-réalité-sociale-pratique forment un tout indivisible, s'influençant mutuellement au point où observation et préméditation sur l'observé deviennent synonymes.

Le chercheur a la volonté d'établir une phénoménologie des activités sociales les plus communes : une phénoménologie de la quotidienneté (Garfinkeld). Il s'agit de décrire les procédés que nous employons pour construire l'ordre social : une "sociologie profane". Décrire nos compétences de structuration du social, de notre rapport au monde.

L'ethnométhodologie, c'est l'étude des ethnométhodes. *L'objet de recherche* ce sont les ethnométhodes : une réalité sociale quotidienne, les méthodes que les individus utilisent pour donner du sens et accomplir leurs actions de tous les jours, dans les activités quotidiennes. Ces ethnométhodes sont des croyances et des comportements de sens commun parce que ce ne sont pas des résidus mais des constituants nécessaires de toute conduite socialement organisée ; des méthodes, des procédures utilisées par les acteurs pour actualiser les règles sociales. Les ethnométhodes constituent chez les gens ordinaires un bricolage permanent qui fabrique un monde "raisonnable". Ces ethnométhodes nous permettent de nous reconnaître comme vivant dans le même monde", *ethno signifie ici* locales, propres à un groupe.

L'ethnométhodologie est donc "l'étude des ethnométhodes que les acteurs utilisent au quotidien qui leur permettent de vivre ensemble (y compris en conflit) et qui régissent les rapports sociaux qu'ils entretiennent" (Coulon, 1987, p 49).

Le postulat est le refus du raisonnement par induction : le chercheur doit être toujours conscient du caractère irrémédiable du local et du contextualisé. Il est impossible de passer du particulier au général en s'appuyant sur

l'observation de certains cas dont on a eu l'expérience pour tirer des conclusions concernant d'autres cas inconnus. Mais ce postulat est limité, sinon on ne pourrait plus parler : l'induction est inhérente au langage. Le refus de l'induction est davantage une visée. On se situe dans la lignée de Hume et Karl Popper. On s'interdit de dire qu'une induction conduit à un résultat qu'on certifierai vrai.

Le chercheur emprunte le langage du groupe étudié, emprunte les inductions du groupe : c'est une objectivation qui n'oblige pas à les assumer comme vraies. L'appartenance sociale au groupe étudié devient une nécessité pour accéder à ses inductions et pour éviter de devoir soi-même en produire.

Deux principes de base : les conditions de la recherche influent sur la recherche, elles constituent un des matériaux de la recherche : les problèmes rencontrés font partie de la recherche (Cf. Coulon, 1987, p 80) et le JE du chercheur se décrit aussi et décrit la perturbation qu'il crée.

Ce n'est pas la perte de l'objectivité : simplement ici, l'observateur est l'appareil d'observation. Le Je fait partie du contexte. Une forme de prudence qui tient lieu de rigueur scientifique.

#### **Un lexique spécialisé**

**Ethnométhode** : une "explication" du sens de ce qui est fait, une logique de sens commun, dans un phénomène de structuration du social ; locale : propre à une tribu. Un raisonnement pratique, dans un monde social fait de routines et de stratégies où nous nous reconnaissons.

Ce sont des règles de la vie en commun insues de ceux qui les mettent en actes et produites, rendues légitimes par des processus d'interprétation créés en continu : d'où l'absolue nécessité de faire parler les gens sur ce qu'ils font et sur le pourquoi comme ça et pas autrement.

Ce ne sont pas seulement des règles ou instances intériorisées imposées par l'extérieur. Les ethnométhodes sont des significations organisées dans une machinerie : le fonctionnement même du groupe, il s'agit pour le chercheur d'exhiber les "logiciels sociaux".

**Le réseaux des concepts principaux** : (Cf. *Pratiques de formation, analyse* n°11/12, chapitre II p. 49 et suivantes ainsi que Coulon, 1987) Les concepts ne sont pas en relations hiérarchiques, ni de sérialité. Ils sont liés, si bien qu'à chaque fois que l'un est indiqué, les autres sont impliqués.

*La compétence unique* : (unique adequacy) ou compétence spécifique (de celui qui fait, seul celui qui est dedans peut savoir) ou compétence impliquée (connaître du dedans) ; s'oppose à la notion de compétence universelle, à la

notion de concept scientifique universel. Refus d'utiliser des principes généraux externes. Consiste à construire uniquement à partir de matériaux présents sur le terrain étudié. Si on y trouve une croyance universelle, c'est parce qu'elle y joue un rôle local et s'intègre aux mythes locaux.. Se faire pédagogue est nécessaire pour pouvoir dire quelque chose de la pédagogie : le savoir est du dedans. Accéder au mode opératoire de structuration endogène est nécessaire pour pouvoir dire quelque chose de la chose

*Indexicalité* : déterminations attachées à un mot (linguistique) la vie sociale est dans le langage, le sens est donné par le contexte en situation : il est indexé à une situation, il renvoie pour être compris à la personne (biographie) et à l'imaginaire. Il n'est pas d'homogénéité sémantique et d'adhésion commune de tous au sens donné. Le sens est local, pas de généralisation possible. Conserver une frange d'incomplétude du sens, ne pas faire du parasitage . Le sens repose sur un accord tacite (cf. l'exemple du "et caetera" dans Coulon, 1987, p 31). Même chose pour les actions : pas de généralisation possible.

*Réflexivité* : construction de la rationalité, acquiescement aux règles en même temps qu'on les utilise, aux allants de soi, au code implicite constamment appliqué mais non formalisé (les mouchards, les lèche-culs : cf. Coulon, 1987, p 34). La loi du silence en prison est constitutive de la situation, c'est un code vécu. Ce n'est pas une réflexion sur mais une reconnaissance, une démonstration et une exhibition aux autres membres du groupe, du caractère rationnel de leurs pratiques. A la fois description et constitution de l'ordre social. Construction en même temps que l'action de la légitimation de ces actions, d'un ordre social.

"Décrire une situation, c'est en même temps la produire, la gérer et la fonder" (la rendre légitime, la justifier) (Cf. Coulon, 1987, p 38). Indexicalité et réflexivité sont des processus de signification d'un monde sans cesse en train de se faire.

*Le descriptible* : (accountability) : le fait d'être restituable, l'intelligibilité, la "racontabilité": activités quotidiennes de constructions rationnelles qui rendent les activités descriptibles, rationnelles, ordinaires, par exemple : se montrer/être, se faire reconnaître comme féminine (cf. Coulon, 1987, p 41 le cas d'Agnès). Les gens font circuler des construits descriptifs, rationnels et réflexifs : des *accounts* : représentations de l'autre fournies aux membres pour fonder l'interaction. Les gens construisent en permanence un ordre social : la description de l'action fabrique le monde, rend compréhensible à autrui mon action. Des accomplissements en situation et non des indices de ce qui se passe

vraiment. Des codes descriptifs et des connaissances communes, des structures sociales Des allant de soi, implicites, de la doxa. Le chercheur doit savoir s'ils sont structurants de la situation. Le chercheur devra apprendre les allant de soi et vérifier par des échanges s'il ne fait pas de contresens.

*Membre* : affilié, maître d'un langage commun, dans un groupe, une institution où les membres se reconnaissent. Ils connaissent les implicites de leurs conduites, les ethnométhodes du groupe. Personne dotée d'un ensemble de procédures, de méthodes d'activités qui la rendent capable d'inventer des dispositifs d'adaptation pour donner sens au monde qui l'entoure.

*Pattern* : modèle sous-jacent convoqué pour faire échec à l'indexicalité, permet de donner du sens. On suppose du sens pour dépasser l'indexicalisé, exemple : reconstituer le sens d'une conversation dont on a raté le début

Permet de dévoiler la réalité sociale en la rendant lisible. Ce n'est pas une formalisation mais un accomplissement continu des acteurs. L'objet d'étude n'est pas un objet mais un processus

*L'indifférence* : travail du chercheur sur son implication : s'abstenir de tout jugement.

*La confiance et le dérangement* : faire apparaître l'arrière fond moral des activités communes par une provocation voulue, pour voir/savoir. La confiance est habituellement implicite : la bouleverser pour voir au-delà (Cf. Coulon, 1987, p 74).

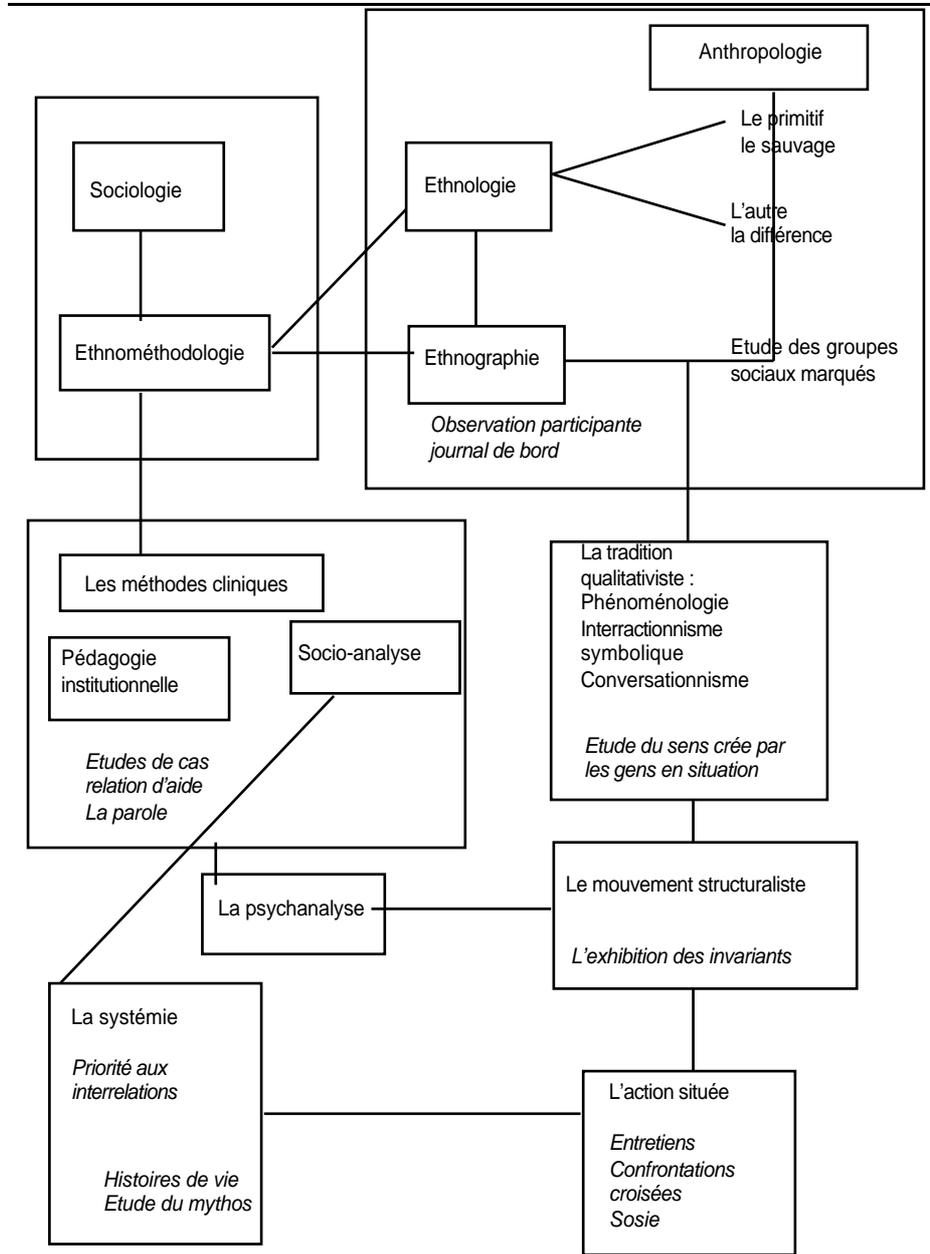
NB . Une limite qui différencie méthode de l'ethnométhodologie et méthode clinique : le sujet dans l'ethnos n'a pas d'inconscient, il n'est pas compris dans la souffrance d'être au monde, il est plus un acteur qu'un sujet. "Tout ce qui est de l'ordre de l'imaginaire et de l'inconscient reste trop facilement hors de portée de l'instrumentation proprement ethnométhodologique" (Ardoino, J & Lecerf, Y , 1986, p15). Les ethnométhodes relèvent des stratégies d'acteurs mais non pas pour atteindre des buts ou résoudre des problèmes mais pour se donner à voir comme reconnaissable, appartenant à une tribu. L'ethnométhodologie récuse les traces de la sociologie classique au profit des signes et des règles mais ces signes sont lisibles de l'intérieur par les acteurs eux-mêmes, ils ne renvoient pas à une nosographie comme en clinique, ils ne sont pas des symptômes.

### **Le carrefour**

L'ethnométhodologie est la résultante de la convergence de diverses conceptions de la recherche dite compréhensive. *L'ethnométhodologie est très proches de la phénoménologie (Cf. Jules-Rosette, 1986), de l'ethnologie, de la clinique, de la socio-analyse (Cf. Ardoino & Lecerf, 1986, pp.11/20), de l'analyse institutionnelle (Cf. Lobrot, M. 1975, pp. I-XXX et Pain, 1993).*

Ce carrefour fait à l'ethnométhodologie une situation très particulière, peu visible, lisible, facilement débordée ou "récupérée" par les autres courants : une mouvance, une nébuleuse, d'ailleurs facilement absorbée par les dites "théories de la complexité" et parfois annexée par la systémique. En réaction, peut être, ces dernières années, l'ethnométhodologie n'est pas aujourd'hui considérée par certains ethnométhodologues (par exemple Alain Coulon) comme une méthode de recherche à part entière mais bien davantage comme un état d'esprit, un ensemble de principes sur/contre/dans la sociologie. Pour le traitement et l'interprétation, on fait donc appel à n'importe quelle autre méthode mais le plus souvent à l'ethnologie, notamment pour l'analyse des actes observés.

Voir ci-après une formalisation de la situation de l'ethnométhodologie au carrefour d'autres disciplines de recherches (sociologie, ethnologie, ethnographie, anthropologie, clinique...), de mouvements d'idées (la tradition qualitatifiste) et d'écoles pour l'intervention dans les organisations (socio-analyse ou clinique sociale (Lévy, 1997), psychanalyse, pédagogie institutionnelle).



L'ethnométhodologie n'est alors utilisée que comme une variante du "recueil des données" : "L'arrière-plan théorique de cette recherche<sup>11</sup> est nettement marqué par l'approche ethnométhodologique, qui considère les faits sociaux comme des "accomplissements pratiques" et non comme des "choses". L'ethnométhodologie s'intéresse davantage au "social en train de se faire" qu'au "social consolidé". Parce qu'elle s'inspire, notamment, de la phénoménologie, l'ethnométhodologie reconnaît, prend au sérieux et analyse l'objectivation que les acteurs sociaux font de leur monde familier et quotidien. La reconnaissance et la prise en compte de la réflexivité naturelle du monde social fait de l'ethnométhodologie une référence théorique majeure pour développer une sociologie dont l'objet est la subjectivité des acteurs. Ces derniers produisent sans cesse des descriptions circonstanciées de leur vision du monde, comme l'a souligné Edward Rose : "Le monde se présente lui-même à travers le commentaire qu'il fournit. Il se présente par l'intermédiaire des dispositifs qu'il a mis en place pour se commenter." (Rose E., "Conversation avec Harvey Sacks: analyse avec modification et corrections", *Cahiers de recherche ethnométhodologique*, Laboratoire de Recherche Ethnométhodologique, Université de Paris VIII).

Pour ces raisons, cette recherche s'est appuyée sur des méthodes ethnographiques,\* seules susceptibles de faire découvrir ce qui se joue vraiment dans le passage en première année d'université. L'analyse du passage nécessite que le sociologue en soit témoin, qu'il construise une "objectivité du dedans", afin de saisir comment un sujet se déplace dans son rapport au savoir et dans son rapport aux règles quand il passe du statut de novice à celui de membre reconnu du groupe. En étant à la fois enseignant, chercheur, collègue, conseiller des étudiants, acteur de la réforme locale, ma position d'observateur participant dans le dispositif de recherche s'est trouvée enrichie mais difficile. Elle a été tenable grâce au soutien théorique de l'interactionnisme et de l'ethnométhodologie, à celui amical de quelques collègues, et à celui de mon propre journal de recherche.

Les différentes méthodes ethnographiques utilisées peuvent être classées selon quatre logiques:

1) Des observations, allant d'une semaine à deux mois, intensives pendant les premiers jours suivant l'arrivée des étudiants à l'université. Chaque année, le mois qui entourait le début des cours proprement dit était particulièrement riche pour observer et écouter les nouveaux étudiants. Pendant les deux semaines qui précédaient le début des cours, avaient lieu des forums d'information, des entretiens individuels avec les étudiants, et aussi de nombreuses conversations informelles, qui portaient principalement sur le cursus, dont la compréhension globale était nécessaire aux étudiants afin qu'ils puissent choisir leurs cours. Les deux premières semaines de cours étaient également fertiles en événements, qui provoquaient des commentaires naïfs ou révoltés à propos des changements de cours, des cours surchargés, des enseignants, de l'administration ou de telle "injustice".

2) Des conversations et des bavardages occasionnels.

---

<sup>11</sup> le métier d'étudiant

La conversation ordinaire, le bavardage sans but précis étaient des techniques précieuses de recueil de l'information. Elles n'étaient pas vécues comme agressives par les "interviewés" malgré eux, elles leur paraissaient "naturelles" parce qu'elles prenaient souvent la forme de conseils. Beaucoup de choses étaient dites dans ces cadres naturels qui n'auraient pas émergé de situations plus formelles.

3) Des entretiens plus classiques, individuels et de groupe (entre 1984 et 1996), ainsi que des entretiens d'orientation (entre 1985 et 1990) à la fin du semestre d'orientation, en février de chaque année. Il faut distinguer ces deux séries d'entretiens : a certains (vingt-cinq) conduits auprès d'étudiants de première année dans quatre formations de premier cycle : Langues, Littératures, Cultures Étrangères (LUE), Histoire, Culture, Sociétés (HCS), Pouvoirs, Administration, Échanges (PAE), et Éducation, Communication, Animation (ECA)... Tous ces entretiens étaient introduits par la même phrase inductive, dans laquelle je demandais aux étudiants de décrire leur passage à l'université ; d'autres (quatre-vingts au total) conduits dans la seule formation ECA, pendant plusieurs années consécutives, dans le cadre des bilans d'orientation qui avaient lieu à la fin du semestre d'orientation. Ces entretiens s'inspiraient parfois du contenu des journaux des étudiants (cf. *infra*), dont je reprenais certaines descriptions sur lesquelles je sollicitais de la part des étudiants de nouveaux commentaires.

4) Des journaux écrits par les étudiants de première année eux-mêmes, dans le cadre de mon enseignement, pendant les trois premiers mois qui suivaient leur entrée à l'université, que j'ai appelés des "journaux d'affiliation". La consigne était de le tenir tous les jours au moins jusqu'aux vacances de Noël, certains le poursuivant jusqu'à la fin du premier semestre, fin janvier. J'ai ainsi recueilli plus de cent quarante journaux écrits par de nouveaux étudiants pendant cinq ans. Leur volume variait d'une vingtaine de pages à six cents pages". (Coulon A., 1997, pages 25/27).

Une méthode nécessite trois passages obligés : le matériau, le traitement et l'interprétation. L'ethnométhodologie n'est plus alors une méthode à part entière, elle devient une *technique* de "recueil de données" ou plus exactement *d'accueil de signes*. C'est pourquoi il est proposé, en Sciences de l'éducation, de tenir ensemble les disciplines s'intéressant à l'éthnos : anthropologie, ethnologie, ethnographie et ethnométhodologie, pour reconstituer une méthode entière.

#### **La notion de segment méthodologique**

En fait, toutes ces disciplines semblent échouer à constituer une méthode de recherche chacune pour soi. Non pas parce qu'elles seraient non scientifiques, bien entendu, là n'est pas la question mais si elles s'épaulent les unes les autres et partagent *des segments communs*, c'est parce qu'elles travaillent en fait le même objet : *l'éthnos*, ce sentiment d'appartenir à une ethnie ou à une tribu ; "le terme ethnie est dérivé du grec *ethnos* par lequel les grecs anciens désignaient l'ensemble des peuples qui n'étaient pas organisés en cités (*polis*)

ainsi que, plus largement les groupes d'êtres vivants, humains ou animaux, qui vivaient ensemble." (Géraud et all. page 62).

Dans l'ensemble des variables de la méthodologie chacune de ces disciplines ne fait varier qu'un nombre restreint de ces variables : le postulat de départ, la visée sur l'objet d'étude, la finalité, la proximité chercheur/objet, l'attitude du chercheur etc., partageant avec les deux autres disciplines le reste des variables. D'où l'idée de repenser une méthode non pas en entrant par les disciplines mais en arguant de l'objet commun étudié : l'ethnos, pour passer en revue la façon commune de tenir ces variables. Alors les divergences par disciplines deviennent des variations possibles, des voies possibles, des bifurcations possibles pour arriver au même but : l'étude de l'ethnos.

## 2. Un objet de recherche commun : l'ethnos

### La notion d'ethnos

Empruntons à Erny cette caractérisation : "[...] nous nous référerons ici à une définition très extensive qui ne fait que reprendre l'étymologie : comme le veut la désignation allemande, l'ethnologie est d'abord une *Völkerkunde*, une étude des *peuples*, des *ethnies*, c'est-à-dire des réalités sociales que définissent, avec une imprécision certaine, vu la grande diversité des situations, des critères principalement linguistiques et culturels.

Il est d'innombrables cas à travers le monde où l'ethnie, avec ses particularismes et le sentiment qu'ont tous ses membres d'appartenir à une même communauté, reste l'entité de base de la vie publique, dont il importe concrètement de tenir compte pour une politique réaliste, même si l'on estime que ce cadre trop étroit doit être transcendé. Ailleurs, une très longue cohabitation, une très longue histoire en commun ont estompé, au sein d'un même Etat, les frontières entre ethnies, de sorte que l'on parlera davantage de différenciations régionales et que les notions de peuple et de nation en arrivent à se superposer. Ailleurs encore, des consciences ethniques que l'on croyait endormies depuis longtemps se réveillent brusquement le jour où une population perçoit en ce thème un moyen pour affirmer son identité et lutter, contre une emprise extérieure ou centralisatrice étouffante. Qu'aujourd'hui on parle d'Etat (autorité souveraine s'exerçant sur l'ensemble d'un peuple ou d'un territoire déterminé) ou de nation (groupe humain de grande envergure, conscient à des degrés très variable de son unité, constituant une communauté politique établie sur un territoire défini et personnifiée par une autorité souveraine), on se réfère toujours à des entités à fondement d'abord ethnique.

Or celles-ci ont des composantes extrêmement nombreuses et complexes, d'ordre sociologique, politique, géographique, racial, linguistique, historique, juridique, religieux, culturel, économique, psychologique, etc. On peut se demander si l'ethnologie, qui a toujours eu pour vocation d'intégrer les apports des sciences les plus diverses à

l'étude d'ethnies particulières, ne pourrait pas jouer à nouveau ce rôle de synthèse face à des réalités nationales de type moderne. Non seulement il y a là pour elle "un créneau" à occuper, mais un tel élargissement, à la fois légitime et utile, contribuerait encore à la sortir de son primitivisme, à lui ouvrir un champ d'investigation immense et à lui faciliter la définition de ses rapports avec les disciplines voisines. [...] Elle aurait pour objet formel l'étude des individus et des sociétés sous l'angle de leur appartenance à un ethnos, en tant qu'il font partie de cette réalité sociale spécifique étonnamment complexe qu'on appelle un peuple". (Erny, P. 1991, PUF 1981).

L'ethnos est donc le sentiment d'appartenir à un groupe, une ethnie (une tribu, un peuple, une nation ou un Etat — mais pas une race). C'est "la conscience partagée d'une appartenance" (Géraud et al., page 63). C'est donc aussi le travail qui consiste à produire sans cesse des signes qui doivent communiquer cette appartenance. Ces signes sont autant de *marquages* qui veulent différencier ce groupe d'un autre. Le réel est donc ici considéré comme un construit : une réalité "commune" à des acteurs dans un groupe auto-marqué, à des membres d'une tribu, qui se différencie par des signes et des rites d'autres groupes. Ces groupes doivent être identifiés comme tels par le contexte social avant que le chercheur n'arrive. Ils sont donc d'abord *désignés*. C'est là une différence essentielle avec la méthode systémique : tout peut être considéré (et par le chercheur) comme un système, tout ne peut être considéré comme une tribu. Mais la géographie n'est pas le critère discriminant : il ne faut pas absolument que ce soit un groupe localisé à un endroit précis. *La tribu peut être dispersée* et constituer tout de même une tribu. Il est nécessaire que les membres eux-mêmes se sentent appartenir (se désignent comme appartenant) à un groupe culturel, que ce groupe soit physique et permanent ou épisodique, voire même virtuel. Ceux-ci passent en fait leur temps de mille manières à dire qu'ils "sont de ce groupe". Ce sont ces manières (ces signes et leur organisation) qui vont être l'objet d'étude. Le groupe existe par un ensemble de marques que s'infligent ses membres : la tribu est *située*.

Située ? Il est au moins trois façons d'entendre ce mot. En ethnométhodologie, *situé* est restreint à *localisé*. La tribu est localisée, le savoir qu'elle construit est local. La situation étudiée est un ensemble clos, un système fermé identifié par une géographie autant que par une histoire, dans le modèle de pensée cybernétique. Et c'est ce localisme radical qui l'empêche pour certains d'être une méthode de recherche à part entière. L'ethnométhodologie consiste alors à livrer telles quelles les ethnométhodes sans commentaire. Pour d'autres, le savoir des ethnométhodes est *contextualisé* et non plus localisé : il peut dès lors être l'objet de transfert d'une situation à une autre. Ce qu'on apprend d'une tribu ici et maintenant peut devenir le point de départ de

l'étude d'une autre tribu plus ou moins "apparentée" pour faire apparaître les différences.

Enfin on assiste aujourd'hui dans le cadre de l'analyse du travail ("action située" ou "cognition située" ou "logique de l'action située", cf. Fornel et Quéré, 1999) à une volonté de théoriser autrement la notion de situation, dans un modèle cette fois, soit structuraliste (Pastré, 2000) par la mise à jour d'*invariants conceptuels*, soit systémiste (Clot et Faïta, 2000) où on accentue sur la dynamique, l'évolution des gestes et des conceptualisations. Les concepts "enracinés" mis à jour caractérisent alors un groupe social qu'on peut assimiler à une tribu : "la prise de conscience n'est pas la découverte d'un objet mental inaccessible auparavant mais la redécouverte —la recréation— de cet objet psychique dans un contexte nouveau." (Clot et Faïta, 2000, p. 34). Le mouvement qui s'intéresse à l'action située est tout à fait compatible avec l'ethnos<sup>12</sup>, il suffit de traiter les situations étudiées comme représentatives d'une identité (par exemple professionnelle) qui va transformer les formateurs, par exemple ou les évaluateurs, en une tribu dont on cherche à exhumer le système des concepts en acte, les modèles (les "genres" de Clot) ou les segments pratiques singuliers (les "styles" qui "affranchissent le sujet, non pas en niant le genre mais par la voie de son développement", Clot et Faïta, 2000). L'étude de l'action située aurait même intérêt à s'inscrire dans une méthode de l'ethnos<sup>13</sup>, pour reconnaître que ses filiations théoriques (la référence à Dewey, à Mead, à l'interactionnisme symbolique) croisent celles de l'ethnométhodologie et de l'ethnologie (cf. Garretta, 1999) et surtout pour éviter de confondre méthode de recherche et techniques mises au point (comme "l'autoconfrontation croisée" ou "le travail du sosie"), au lieu de se réclamer d'une ergonomie dont on cherche vainement la méthode de recherche.

### **Ethnos et éducation**

Ainsi caractérisé, l'ethnos intéresse de près les recherches qui prennent pour objet d'étude l'éducation —que ce soit en psychologie, en philosophie (en histoire des idées, en fait), en sociologie—. Ces disciplines ont déjà conduit des travaux sur l'éducation considérée comme un type de segment social éminemment représenté par des institutions et des systèmes comme l'Education nationale. Mais l'ethnos peut aussi intéresser des recherches dont le cadre "disciplinaire" est caractérisé par le *projet d'éducation*, et c'est là une des spécificités des sciences de l'éducation que les disciplines connexes n'étudient

---

<sup>12</sup> ethnométhodologie définie par l'expression "l'étude de l'interprétation située de l'action humaine" (Jules-Rosette, 1985, p.80).

<sup>13</sup> mais pourrait aussi se réclamer de la méthode clinique ou de la méthode systémique.

pas. Ce n'est plus d'abord un segment social, identifiable par le terme "éducation" affiché dans le sens commun, qu'on étudie, mais un ensemble de pratiques sociales dont les acteurs portent ce projet d'éduquer l'autre, de quelque manière que ce soit, (et ce sont ces manières qui sont objet d'étude), dans diverses pratiques sociales, diverses institutions, diverses fonctions tenues dans divers statuts légaux : enseignant bien sûr mais aussi, parent, formateur, cadre, DRH, manager, intervenant dans ou concepteur de dispositifs de changement qui ne soit pas, ou pas seulement, thérapeutiques ... : tout travailleur de et dans la relation humaine qui vise à (qui a pour mission de) influencer le destin de l'autre, au quotidien, à accélérer son changement, en utilisant des éléments culturels (contenus de formation, gestes professionnels, savoirs transmis, compétences, communication d'un patrimoine culturel, échanges de stratégies etc...). Et le terme "utiliser" signifie qu'on ne s'arrête jamais à émission/réception (transmission/mémorisation) mais qu'on attend une appropriation manifestée par le formé.

Rappelons que éduquer, c'est jouer sur instruire, développer, accompagner dans la maturation, professionnaliser, former à, former pour, former avec... et pas seulement instrumenter : "l'éducation, beaucoup plus encore que la transmission des savoirs et des savoir-faire, organisée, sous forme d'apprentissages et d'enseignements, est l'expression de la Culture d'une Société, et, à ce titre, implique des valeurs, une "vision du monde", des "modèles" implicites souvent inconscients, débordant très largement les "humanités" de la "culture cultivée", parce que plongeant leurs racines dans l'imaginaire social où ils puisent aussi bien les énergies créatrices que destructrices, les "projets" que les mythes, les leurres et les chimères. En ce sens, l'éducation est "savoir-être", formation du sujet, élaboration de la relation à soi et au monde, autant, sinon plus qu'acquisition de "savoir" et de "savoirs faire" étroitement entendus." (Ardoino & Lecerf, 1986, p.14).

Alors s'intéresser à l'ethnos, en SdE, c'est voir dans les pratiques qu'un projet d'éducation transforme en praxis, comment les acteurs se reconnaissent comme appartenant à une tribu ou comment ils manifestent qu'ils appartiennent à une communauté "éducative" : comment ils produisent des marques qui les font reconnaître comme "éduquants", comment ces signes qui les font appartenir à la tribu des éducateurs, (et font d'eux des formateurs, des évaluateurs, des garants de l'apprentissage de l'autre, des managers ou des cadres : des installateurs des conditions du changement de l'autre), sont élaborés par eux dans leurs gestes quotidiens ; ainsi que comme des *éduqués* : étudiants, élèves, malades, agents dans un service de soins etc... Et bien sûr que signifient pour eux ces marquages sociaux organisés dans le quotidien : en quoi le sentiment d'appartenance à un groupe socialement marqué leur permet de construire un monde professionnel où circule une dimension éducative.

### **L'ethnos s'étudie dans le cadre d'une recherche de terrain**

On ne prendra pas le terme de "recherche de terrain" pour désigner un nouveau type de recherche qu'on inventerait aujourd'hui. On veut ici signifier par ce terme que, dans ces recherches, le chercheur ne peut pas faire l'impasse d'aller sur le terrain (ou dans) un terrain pour travailler avec les gens. Autrement dit, que c'est le contraire absolu d'une méthode de laboratoire. A ce titre, toutes les méthodes en SdE peuvent aussi donner lieu à des recherches de terrain ou non : l'étude de corpus langagier, scripturaux, de livres, de manuels, de signes, de traces, d'outils déconnectés de toute pratique dans laquelle le chercheur irait les voir vivre, de tout usage humain, ne sont pas des recherches de terrain (sauf à employer "terrain" comme une simple métaphore incontrôlée). En histoire aussi on distinguera alors recherche de terrain et recherche documentaire ou d'archives. (Pour les liens entre anthropologie, sociologie et histoire voir Rivière, 1999, p.17 sq).

Sauf qu'en ce qui concerne l'ethnos, il semble que si on ne va pas sur le terrain, c'est qu'on change de méthode de recherche et qu'on sorte en fait de l'ethnos pour entrer dans l'histoire : si on en reste à l'étude de traces écrites parce que la tribu étudiée a disparu, alors on parlera de méthode historique documentaire ou d'archives (dans laquelle on inclura l'archéologie et l'histoire de l'art ancien). C'est alors une histoire des traces et des résidus culturels (graphiques ou plastiques).

## **3. Les étapes d'une méthode pour l'Ethnos**

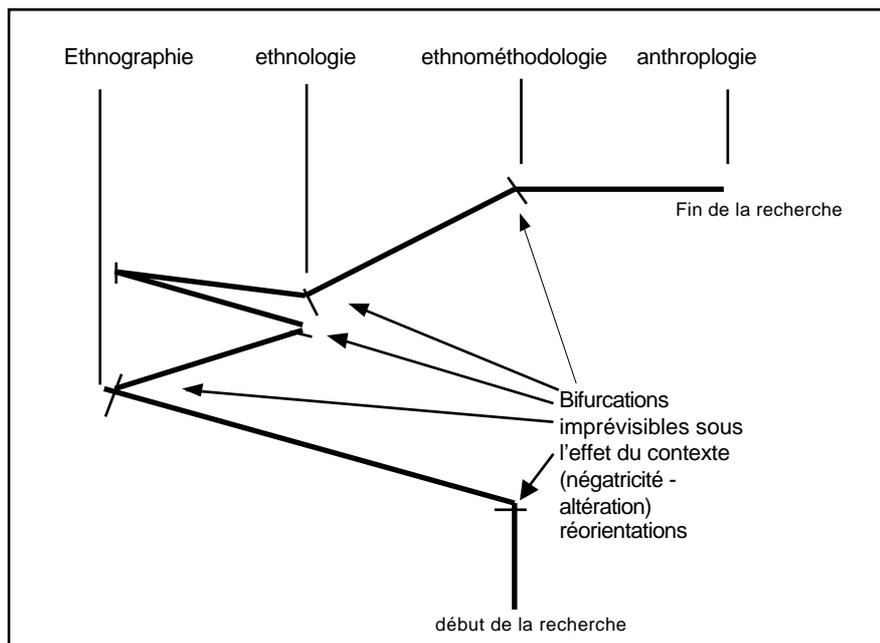
### **Réflexions sur la figure du rhizome**

Les rhizomes sont ces racines "adventives" comme celles de l'iris qu'on peut couper : chaque fragment donne à son tour une plante. Si on suit De Cortés (1978, commentant Deleuze et Gattari, 1976) : "Deux grands modes classiques de raisonnement existent [...] : *l'enchaînement et le tissu*. [...] : "le premier est linéaire, déductif, et univoque", il se fait à partir "d'acquis définitivement fixés, en principe une fois démontrés", le second se construit avec conjugaison, rétroaction, régulation, va-et-vient entre tout et partie, il privilégie "interactions et fonctionnalité. Ces deux modes de raisonnement, pour être différents ne sont pas inconciliables" : on dira ici qu'ils peuvent être articulés, c'est le "*rhizome*" (Deleuze & Gattari, 1976) qui "consiste à voir l'objet comme un tissu de relations *tout en y discernant des fils conducteurs*".

Le raisonnement en rhizome obéit à des principes :

- "rupture avec le point de vue causal" comme explication finale,
- "connexion et hétérogénéité selon lesquels n'importe quel point d'un phénomène peut être mis en contact avec n'importe quel autre" (contre la perception des phénomènes d'enchaînements logiques, selon la seule logique formelle),
- puis "principe de multiplicité qui nie non seulement celui de l'unité, mais également toute multiplicité de type arborescent qui procèdent de l'Un par dichotomies successives" ("Pluricité ou pluriel " privilégiés sur la solution),
- puis et surtout "par le principe de "rupture signifiante" en ce que "le raisonnement à l'image du rhizome peut être brisé en un point quelconque sans qu'il soit ruiné ou contrarié" (négation de la continuité linéaire), sans que son évolution segmentairement (localement) mécaniste ne soit empêchée." (De Cortès, 1978, p. 62/63).

Ce raisonnement peut devenir une image de l'avancement dans la méthode de l'ethnos : le dispositif de terrain va avancer par segments plus ou moins longs constitués par l'emploi de démarches empruntés à telle ou telle méthode issue d'une des disciplines convoquées. Entre deux segments entrent en jeu l'analyse de ce qui a été fait, la bifurcation, la justification méthodologique d'un changement d'orientation méthodologique sous la pression des actes de terrain mis en place (importance de la faisabilité).



Le rhizome : un exemple de réorientations successives pour un graphe méthodologique construit

Le rhizome permet donc à la fois de faire avec la rationalité limitée de l'exercice professionnel des partenaires engagés dans la recherche et avec la négativité dont ils font preuve (Affergan, 1997), dans l'altération du dialogue avec le chercheur et à la fois avec l'emploi au plus près à chaque fois d'une méthode avec ses principes et ses postulats épistémologiques. De plus, ce rhizome méthodologique permet aussi d'aménager une méthode en fonction de ce qu'on peut faire sur ce terrain, d'en dégager une technique, un emploi réglé d'un outil. Ainsi peuvent se trouver exploités le questionnaire ou l'interview d'une façon particulière, à condition d'exhiber les critères que l'on se donne sur l'emploi de cet outil, c'est-à-dire de le transformer en technique, même si, ce faisant, on l'extrait d'une méthode qu'on ne prend alors pas.

Le graphe est une alternance réalisée entre segments plus ou moins algorithmiques fournis par les disciplines (l'ethnologie, l'ethnographie, l'ethnométhodologie et l'anthropologie) et de ré-orientations heuristiques induites par la rencontre avec les acteurs du terrain : un cheminement méthodologique qui ne perd rien de l'analyse critique mais intègre aussi les aléas de l'expérience du terrain. Ce faisant, on ne se fera pas croire qu'on possède, avec le rhizome, une "cartographie en ce que le rhizome n'appartient à aucun modèle structural ou génétique", on ne tombera pas dans l'illusion qui consiste à croire que parce qu'il "est carte et non calque", il "possède des entrées multiples qui permettent d'être en prise directe avec le réel en le prenant à n'importe quel endroit" (De Cortés, p. 64).. La méthodologie n'est pas, par définition, une prise directe avec un réel inouï sinon fantasmatique : "Le monde ne se trouve jamais déjà-là, pré-construit par on ne sait quelle instance magique du réel, mais à travers le travail de forme —mise-en-aspect et arrangement rhétorique— il est recréé par l'imagination" (Affergan, 1997, p. 96)..

La figure du rhizome permet plus de possibles que la "triangulation" des méthodes que préconisent Pourtois & Desmet (1988).. Pourtois & Desmet sont passés directement des postulats en termes de vision du monde aux techniques, c'est-à-dire aux outils. Ils ont sauté la dimension "méthode" qu'ils ont repliée sur l'épistémologie. Or, les méthodes de recherche répertoriées comme telles (l'expérimentalisme, la différentielle, la clinique, l'histoire, la systémique...) ont leur épistémologie, elles se rattachent de façon plus ou moins déclarée à un paradigme survalorisé, une vision du monde plus ou moins unifiée, mais elles comportent aussi des principes organisateurs de l'outil. Prendre une méthode, c'est prendre avec les principes d'emploi de l'outil, les fameuses "précautions scientifiques" contre les "biais" et les postulats en lien avec le paradigme préféré. Pourtois & Desmet n'ont pas articulé les méthodes, leur

"triangulation"<sup>14</sup> masque le problème de l'instrumentation de la recherche. Ils peuvent laisser croire qu'il suffit de savoir que tel outil est lié à telle position paradigmatique pour qu'on puisse ipso facto l'employer y compris hors de cette surnorme. Ce n'est pas si simple. Et c'est dangereux. Il n'est pas facile d'employer un test de chi<sup>2</sup> sans se retrouver quantitativiste et il ne suffit pas de le savoir pour l'assumer. On préconisera ici, donc de conserver la dimension méthode : de développer des compétences telles que lorsqu'on emploiera telle méthode, on l'emploiera de façon "canonique", spécifiée, algorithmique, *comme si on prenait pendant ce temps aussi les postulats épistémologiques et la vision du monde qui va avec*. Autre chose est ensuite de se permettre aussi de désengluer sciemment un outil d'une méthode pour le re-contextualiser dans une discipline en donnant les critères de son emploi qui différeront de ceux que la méthode d'habitude lui accole.

---

<sup>14</sup> empruntée à Cohen & Manion (1980) cf. p. 52 : "la triangulation peut être définie comme l'usage de deux ou de plusieurs méthodes dans la collecte des données lors de l'étude d'un aspect d'un comportement humain". *Il s'agit en fait d'un croisement de références* (temporelles, spatiale, de niveaux, de théories, d'observateurs, de méthode, de sources - p. 53) : une "approche multiméthodes" (p.55)

On distinguera les éléments de *la chaîne méthodologique* pour mieux s'en servir :

Positionnement épistémologique (préférence paradigmatique - vision du monde) --> postulats méthodologiques --> méthode décrite, préconisations des précautions scientifiques à prendre --> technique : utilisation réglée d'un ou de plusieurs outils (pour recueillir, traiter et trier) --> outil décrit
--

Le tout est qu'à chaque fois soit appréciée (et rapportée), avant, pendant et après chaque segment, la distanciation entre ce qui est mis en acte par le chercheur et l'objet de recherche.

En revanche, le rhizome permet à l'évidence de faire appel dans une même recherche aux raisonnements déductif, inductif et abductif (Lerbet, 1995, a, p. 59/61), voire des raisonnements "rétroductifs et transductifs cultivés depuis des siècles par la rhétorique [...] abandonnant l'objectif de conformité formelle à une connaissance "vraie" que suppose le principe de raison suffisante" car "le principe d'action intelligente mettant en oeuvre toutes les ressources du raisonnement dialectique dès lors qu'elles sont reproductibles <sup>15</sup>, permet de construire [...] des connaissances "faisables" (au sens de Vico), les connaissances qu'il construit peuvent être dès lors tenues pour "possibles" (et non plus exclusivement nécessaires)." (Le Moigne, 1995, p. 85). Le principe d'action intelligible, oblige alors à avoir des repères sur ce que chaque méthode exige.

La méthode de l'ethnos obéit au raisonnement en rhizome : chaque discipline peut donner l'occasion d'une bifurcation. On parlera "d'orientation ethnologique" ou "d'orientation ethnométhodologique" à un moment donné. Ce qui oblige le chercheur à rendre compte des facteurs qui l'ont amené à ce choix. Car ce pluriel n'est pas prolifération, il est réglable au fur et à mesure de l'avancée dans la construction de l'objet de recherche par l'utilisation que le chercheur fera des critères, par rapport à ses projets.

Il s'agit bien alors d'une construction de l'objet de recherche qu'on ne confond plus avec l'objet de sens commun duquel on est parti (tel ou tel geste, tel ou tel rite, telle ou telle conception).. "Les investigations que construisent les chercheurs produisent des objets que nous appellerons des objets-mondes pour éviter une restriction à des contours arbitrairement décidés [...] les objets-mondes constituent des noeuds qui, annulant la distinction rhétorique entre le fond et la forme, sont censés fabriquer du sens par croisement entre différents points de vues, fussent-ils mêmes opposés." (Affergan, 1997, p.135). La compréhension qu'on peut en avoir ne peut se réduire à l'explication du comment il est fait. Et c'est ce qui différencie la praxéologie, de la pragmatique. Ce n'est pas comment il est fait qui intéresse

---

<sup>15</sup> intelligibles serait moins enfermant

le chercheur, mais à *quoi on joue avec* ; il ne s'agit pas de savoir, ni de voir ce qu'il y a dans cette pratique identifiée mais de savoir comment les acteurs jouent dans un environnement.

Parce que l'ethnos comme "objet" d'étude, est le lieu *d'une sémiologie, ce n'est pas un objet naturel*. L'objet étudié émet, produit, exsude, renvoie du sens, c'est le "renvoi symbolique" ; et le renvoi symbolique est infini parce que l'objet est frappé de manque. *La relation humaine, relation éducative, n'est appréhendable que de façon indirecte, par le sens qu'elle produit*. Donc la recherche devient une recherche sur le sens de l'objet et non pas sur sa nature — et le sens n'est pas réductible aux fonctions que remplirait l'objet. On va considérer l'objet comme une origine de sens, un temps de conception/élaboration/régulation de significations. La recherche vise à capter ce sens (décrypter et rapporter, communiquer), ce qui rend la "production" (la communication) de sens inachevée, inachevable : la recherche ne peut pas l'épuiser, elle l'interrompt pour la rendre intelligible : "dans les dialogues professionnels que nous organisons, le dernier mot n'est jamais dit, le dernier acte jamais accompli." (Clot et Faïta, 2000, p.34). Alors la méthode de l'ethnos rejoint les préoccupations de l'herméneutique et participe avec elle d'une problématisation du sens de ce qu'on fait : "l'herméneutique renvoie d'une autre manière à la phénoménologie, à savoir par son recours à la distanciation au coeur même de l'expérience d'appartenance. En effet la distanciation selon l'herméneutique n'est pas sans rapport avec l'épochè selon la phénoménologie, mais avec une épochè interprétée en un sens non idéaliste, comme un aspect du mouvement intentionnel de la conscience vers le sens [...] La phénoménologie commence lorsque, non contents de "vivre" - ou de "revivre" -, nous interrompons le vécu pour le signifier. C'est là qu'épochè et visée de sens sont étroitement liées. [...] L'herméneutique commence elle aussi lorsque, non contents d'appartenir à la tradition transmise, nous interrompons la relation d'appartenance pour la signifier" (Ricoeur, 1986, p. 57/58).

### **Le travail préalable au terrain**

- Choisir une tribu, une ethnie, un groupe travaillé par l'ethnos à étudier. La caractériser comme segment social identifiable (on n'invente pas une tribu).
- Délimiter un champ d'étude : identifier la littérature sur cette tribu (recherche documentaire).
- Identifier un thème, un ensemble de gestes (rites) à étudier.
- Anticiper la faisabilité : évaluer les ressources dont on dispose par exemple le temps (et peu de temps peu suffire, il ne faut pas s'obliger à des études diachroniques).

- Se demander quelle est son implication là-dedans : résoudre un problème? soutenir une cause ? militer ? ou comprendre ?
  - Prévoir des oppositions venant du terrain choisi.
- On peut faire un sondage préalable (orientation ethnologique), une première incursion, rapide pour s'assurer du faisable.

Pas d'hypothèse<sup>16</sup>. mais on peut avoir des suppositions de liens avant et pendant le terrain, qu'on essaiera de mettre à l'épreuve.

Pas de théorisation a priori, construite.

Se préparer à l'imprévu. Se préparer à ce qu'il adviendra, bien davantage que préparer son intervention : les imprévus ne sont terrifiants que dans la mesure où on a rêvé que dans une relation, ils puissent ne pas advenir.

- Négocier l'entrée dans le terrain : être introduit ou se donner les moyens pour s'immiscer (orientation ethnométhodologique : se faire passer pour un futur membre de cette tribu pour provoquer du discours éducatif).

- Inventer la démarche à partir des questions qu'on se pose :

- faut-il présenter le champ d'étude ?

- si oui, comment ?

- négocier avec les chefs la liberté de circuler, de parler (orientation ethnologique)

- Se poser déjà des problèmes stratégiques : dépasser l'habit du dimanche, se faire accepter, ne pas détonner, se fondre dans le décor.

Tout ce travail préalable constituera la problématique dite "pratique" du texte de la recherche.

### Le travail dans le terrain

*Pour la collecte : établir la confiance :*

Se méfier du recueil systématique et déclaré.

Observer et participer à certaines tâches.

Se fondre dans le groupe, laisser traîner ses oreilles, questionner, se faire adopter, s'immerger, vivre comme eux (orientation ethnométhodologique).

Chercher les relations utiles à privilégier (orientation ethnologique)

Les gens de terrain ne sont pas des co-chercheurs (différence avec la recherche-action où tous sont (croient-ils) des chercheurs (Cf n° 90 revue *Pour*, "la recherche-action", 1983).

Avoir accès aux écrits (orientation ethnographique).

---

<sup>16</sup> une hypothèse est une phrase conditionnelle indiquant un rapport de cause à effet. A ce titre l'hypothèse n'est pas à confondre avec une supposition de liens (qui peuvent être autres que de causalité) et encore moins avec un thème de recherche, un projet de recherche et une question de recherche. Ces termes doivent être différenciés.

Provoquer des écrits (orientation ethnobiographique).  
Participer à leur vie ordinaire : une improvisation au quotidien.

*S'immiscer dans la tribu : se faire accepter*

Se faire passer pour un membre en train d'être initié, qui veut devenir comme eux : orientation ethnométhodologique ou se présenter comme étranger bienveillant : orientation anthropologique.

Vivre avec eux, parmi eux (orientation ethnologique).

Afficher la volonté de comprendre (orientation ethnologique) sans juger.

"Malinowski invitait l'ethnologue à "fourrer son nez partout, à se joindre à ce qui se passe, à effectuer des plongées dans la vie indigène." (Mucchielli, R, 1996, p. 147).

*Image de la filature : acquérir le langage naturel du groupe étudié.*

Voir de l'intérieur.

Apprendre leur langue, leurs façons de faire et d'être (et le faire : orientation ethnométhodologique).

Pister les usages spécifiques à ce groupe (orientation ethnologique).

Etre attentif pour soi aux différences avec ceux qui n'appartiennent pas à ce groupe (orientation anthropologique).

S'intéresser à tout ce qui marque ce groupe, ce qui le différencie des autres : observer leurs différences, rester dans sa tête un étranger, s'étonner de leurs actes et chercher à leur faire dire pourquoi ils s'y prennent ainsi.

A la fois pouvoir être avec les gens et les considérer comme étant des projets en actes, et à la fois "faire" de la science : articuler le fragment et la totalisation, (pas la totalité, mais un sujet-objet-projet). Et c'est parce qu'on va les considérer, eux, comme étant en projet et ne jamais oublier qu'on peut passer de l'objet fragmentaire au projet, le temps de la confiance ou du respect.

Questionnement éthique.

L'autre, ne dépend pas du chercheur, en revanche ce qui dépend de lui, c'est que l'autre "serve" sa recherche, en soit un partenaire. Et pour cela il doit le fragmenter, pour en dire quelque chose. Dire en sachant nécessaire la fragmentation scientifique et qu'elle n'épuise pas le sujet dont on parle, c'est autre chose que d'isoler et de réduire pour oublier qu'on l'a fait. Des morceaux, nous travaillons avec des fragments d'autres.

*Rester étranger, se méfier de la familiarité.*

Ne pas tomber dans l'illusion de la totalité et donc du contrôle mais pouvoir en jouer. On peut alors faire référence à la totalisation en cours de Sartre qu'utilise

Ardoino : idée de totalité provisoire, réglable, évolutive. Autrement dit, considérer les autres comme des projets en train de se faire et de se défaire pour se refaire et non pas comme des objets aux limites plus ou moins nettes et enfermant une cohérence. Et si on doit les considérer à certains moments comme des objets, alors on sait que ce ne sont pas que des objets et que, pendant ce temps, ils ne cessent pas d'être des projets. Ce qui n'empêche pas de *jouer* à les considérer aussi comme des objets, *en le sachant*.

"Le travail de vérification s'exerce au fur et à mesure des investigations. [...] par la confrontation des sources entre elles, des faits entre eux comme des premiers et des seconds. [...] le singulier n'est pris en compte que dans la mesure où il renvoie à la dimension sociale et aux valeurs partagées par le groupe." (Mucchielli, 1996, p.148).

*Les outils de recueil/accueil/observation du chercheur*

- l'observation et la familiarité avec le milieu : "Bien que l'observation ne soit pas une technique de recherche véritablement codifiable parce que artisanale, elle demeure cependant la plus exigeante. La difficulté vient de la position de l'observateur dans un espace déterminé avec une perspective limitée, ayant un statut donné dans le système, et lui-même nœud d'interactions. Quelques distinctions et questionnements clarifieront le problème, bien que toutes ces formes d'observation soient employées par le même chercheur à un moment ou à un autre. [...]"

- L'observation simple utilise simplement nos sens, l'observation armée se fait avec magnétophone, caméra, mètre, appareil photo...

- L'observation continue, par un chercheur présent de longues semaines sur son terrain, diffère de l'observation discontinue d'une réunion, d'une manifestation.

- À divers degrés, l'observation peut être désengagée ou participante, avouée ou clandestine. [...]"

- On distingue aussi l'observation descriptive, relativement passive, propre à l'ethnologue, de l'observation ayant pour but de porter un diagnostic afin de guider l'action, ce qui est le cas pour l'agent de développement local [...]" (Rivière, 1999, page 23) (Sachant que si on opte pour ce second cas, on est dans la praxéologie, dans une évaluation et non pas dans une recherche : c'est la différence entre un chercheur et un intervenant dans l'organisation.).

Bref : "outre la rigueur et la précision requises pour un travail exhaustif, lui sont nécessaires de l'intuition, de l'imagination et une certaine empathie consistant à tenter de penser et sentir comme les gens qu'il perçoit." (Rivière, 1999, page 23).

### **L'observation directe : orientation ethnologique**

"2) Nécessité d'un apprentissage : l'apprentissage porte à la fois sur l'aptitude à dévoiler les problèmes et comportements significatifs, sur l'exactitude des notations et

sur le développement de la mémoire. Il faut s'entraîner à l'établissement de catégories, à la connaissance des systèmes de fiches et méthodes de classement. L'ethnologue aura travaillé à l'avance les techniques de prise de notes pour collecter le maximum d'éléments, en distinguant les faits observés et les remarques qu'ils suggèrent.

3) Procédure : s'étant familiarisé avec l'objectif de la recherche et ayant mémorisé une liste-contrôle des éléments qu'il se propose d'observer, il prendra des notes soit sur-le-champ, dans la mesure où les circonstances le permettent, soit le plus tôt possible, sans attendre d'avoir oublié des détails, et tout en indiquant ses propres actions d'observateur qui peuvent modifier la situation par sa présence.

4) Contenu : les fiches incluront la date, l'heure, la durée de l'observation, le lieu exact (cartes, photos, croquis), les circonstances, les personnes présentes et leur rôle, l'appareillage et l'équipement utilisés, les aspects éventuellement influents de l'entourage physique (température, éclairage, bruits). Conversations et dialogues seront rapportés ou résumés en style direct. Opinions et remarques seront consignées à part dans le journal de recherche.

5) Mise en forme : dès que possible, on reverra les notes prises pour éventuellement les corriger ou les compléter. On opérera un classement provisoire avec numérotation chronologique, marquage des rubriques, classement par système de fiches maniables. On obtiendra aussi une documentation concrète sur les aspects d'une culture dont on aura rapporté les éléments impondérables et même anecdotiques qui appartiennent à un contexte d'expression et qui permettent de caractériser une tradition ou de supputer une dynamique." (Rivière, 1999, page 24).

#### **L'observation participante (incontournable en ethnométhodologie) :**

"Consiste à participer réellement à la vie et aux activités des sujets observés, selon la catégorie d'âge, de sexe ou de statut dans laquelle le chercheur parvient à se situer par négociation avec ses hôtes en fonction de ses propres desiderata ou de la place que ceux-ci consentent à lui faire" (Laburthe-Tolra). La compréhension d'une culture différente de la sienne nécessite de pénétrer dans le groupe de l'intérieur, de s'imprégner des catégories mentales de ceux qu'on étudie et cette entreprise se mène au prix d'une longue familiarité, d'une confiance réciproque. [...] Se définit comme un apprentissage et comme un dispositif de travail. [...] L'observation participante en tant qu'elle constitue un accès progressif aux savoirs pertinents et partagés est d'abord une forme de socialisation plutôt qu'une participation de type affectif ou psychologique". (A. Piette) : cf. Mucchielli, R, 1996, p. 146.

#### **Les questionnaires (peu courants) :**

Soit pour avoir des informations "consolidées" : peuvent permettre des quantifications par item : un appoint éventuel, peut déboucher sur sociogramme

Soit pour accueillir des propos d'un plus grand nombre de sujets : peut être à questions ouvertes ou phrases à compléter.

- Se faire donner les histoires de vie écrites par certains membres, si possible.

**Les entretiens ethnographiques** : conversations de terrain, discussions informelles :

découvrir le point de vue des gens,

créer un climat de confiance,

ne pas leur donner la sensation d'être enquêtés,

afficher le désir de savoir, la curiosité bienveillante: écouter leurs histoires (cf. Lapassade, 1990).

Entretien préparé ou spontané, dans ce cas ne pas structurer l'entretien : entrer en relation de personne à personne : un dispositif de rencontre.

Déroulement libre, se laisser porter par le fil de la conversation.

Si possible, enregistrer ou prendre des notes si c'est accepté par eux sinon mémoriser et noter ensuite dans le journal de la recherche.

Jouer de l'interaction : capter tout ce qui se trouve à l'intérieur des enquêtés, sans la coloration ni la distorsion que l'enquêteur pourrait lui imprimer.

L'entretien peut être de groupe.

**Les études documentaires**, étude des matériaux écrits produits par la tribu :

- les documents officiels : registres manuels, archives, IO.;

- les documents personnels aux acteurs (ex : journaux d'élèves, cahiers, brouillons, graffitis).

*L'accueil des explications rationnelles des gens de terrain à leur comportement (ethnométhodes : option ethnométhodologie).*

User du "dérangement" pour provoquer du discours.

La rigueur, c'est ne pas prendre pour argent comptant ce qu'on formule comme explication de ses actes.

On accepte ce qui vient, non pas parce que c'est vrai, mais parce que c'est un chemin vers le sens construit par les acteurs.

Leur demander d'expliquer leurs actes.

Reformuler et leur demander s'ils sont d'accord avec ce qu'on a compris.

Ou recueil d'observables culturels indicibles, des signes (orientation ethnologique).

*Image de l'enquête policière* : partir du fait construit reçu et chercher à le réfuter et non pas le prendre comme une recherche du coupable.

Style Agata Christi : Miss Marple ; qu'on vienne vous parler, devenir l'oreille interne de la tribu, être là, discret, quand les choses se disent.

*conserver du matériau :*

- Ecrire son journal de recherche : prise en compte de l'implication du chercheur, de ses doutes, de ce qu'il comprend des explications recueillies, mise en relation avec l'évolution personnelle du chercheur.

Noter certains éléments biographiques pour comprendre le déroulement de la recherche ; consigner des notes sur la démarche de recherche vécue.

Décrire : emprunter les catégories de la tribu, ne pas utiliser des catégories à soi.

Vérifier auprès des gens eux-mêmes pour savoir si on a bien compris ce qu'ils font, ce qu'ils en disent (validation par les gens de terrain).

*Le produit de l'enquête :*

- Chercher quelles explications ils donnent à des gestes originaux, particuliers qu'ils font sans y penser (option ethnométhodologie) ;

- Chercher quelles significations donnent les membres de la tribu étudiée aux gestes qui les marquent comme membres de cette tribu : quelles règles ils se donnent.

- Chercher quels types de liens ils entretiennent entre eux, quelles structures ils mettent en oeuvre (option ethnologie) ;

- Isoler des règles de fonctionnement de leur culture, de leur vision du monde (option anthropologie) .

### **De retour du terrain : organisation de tout ce matériau**

#### **Le statut des produits de l'enquête**

Deux courants existent :

- donner à voir les produits de l'enquête et c'est tout, sans interprétation, ce sont des résultats locaux (Etats Unis, ethnométhodologie). Cette option ne paraît pas tenable en SdE, trop illustrative et descriptive, est utile pour des études sans doute, elle ne satisfait pas aux exigences de validation scientifique, elle conduit à réduire l'ethnos à un simple recueil. Il semble donc qu'en SdE le second courant soit plus conforme aux attendus de la communauté scientifique :

- se rallier à un programme d'édification d'une théorie de la réalité sociale, des règles de conduites (et non pas des normes) une rationalité ou une objectivité de la description sociologique, comme c'est de règle en anthropologie et comme

dans l'ethnologie (notamment anglaise, voir Peter Woods) : "l'interprétation ethnologique doit dépasser, voire contredire, l'interprétation indigène, ou du moins la reconstruire dans d'autres réseaux sémantiques" (Rivière, 1999, p.26). L'enquête de terrain devient une base pour théoriser, pour élaborer l'interprétation des machineries vues sur le terrain. Mais l'explication par des lois reste exclue. Cette seconde option oblige à théoriser les produits de l'enquête, à référencer à une ou des théories, à des concepts existants déjà dans la littérature scientifique pour les articuler aux produits de l'enquête.

La partie théorique sera donc après la partie enquête de terrain, en tous cas distincte.

Dans la collecte, il y a déjà de la réflexivité, en tenir compte, s'en méfier.

Tenir la distanciation contrôlée et explicitée.

**Donner les éléments de contexte :**

reconstituer un trajet, d'une histoire, d'une fiction pour la communauté scientifique : travail de rhétorique scientifique :

"Les objets de terrain se confectionnent dans la trame même du texte, avec lui et grâce à des procédures rhétoriques, narratives et stylistiques" (Affergan, 1997, p.91).

Décrire tout ce qui aidera à comprendre ce qui s'est passé sur le terrain.

Se servir du journal de recherche (lequel peut être mis en annexe) pour reconstruire un trajet, une narration du vécu sur le terrain. Rendre anonyme.

Distinguer des étapes dans les relations vécues. Formaliser la démarche de recherche vécue.

**Analyse, traitement : organisation, problématisation de ce matériau.  
Fabrication des résultats de la recherche**

"Analyse spéculative : Sa complexité varie selon les auteurs. Davies (1982) consignait ses commentaires à la marge des transcriptions de ses entretiens avec les élèves. Il fait figurer ensuite ces commentaires à chaud dans le rapport de recherche final. P. Woods fait de même : il donne quelques exemples de ses commentaires écrits à chaud en marge de ses notes de terrain. Il y formule ses premières appréciations autour de faits relevés sur la jeunesse : à droite, il écrit les notes de terrain dans la colonne de gauche, il met aussitôt (dans le même temps) ses remarques et ses commentaires. [...]"

**Classifications et catégorisations :**

Puis vient le moment où la masse de données intégrées aux notes de terrain, les transcriptions, les documents doivent être classés de manière plus systématiques. On le fait en général au moyen de la classification et de la catégorisation. A un niveau élémentaire, ces procédés s'appliquent seulement aux données. Dans cette phase, il peut se faire qu'on ne procède pas encore à l'élaboration de concepts, ou de théories (soit importées d'ailleurs, soit élaborées en cours de recherche). L'objectif est de donner aux

matériaux recueillis une structure qui va nous permettre de s'avancer vers l'analyse finale, production de concepts et de théorie : d'où la nécessité d'ordonner d'abord les données de manière cohérente, complète, logique et succincte. [...] Pour mettre à l'épreuve la pertinence d'un schéma d'analyse, il faut vérifier que tous les aspects du matériel recueilli peuvent entrer sans effort dans les rubriques [...] On va remarquer alors qu'il y a des liens entre les catégories [...]

Formulation de concepts :

Pour la formulation de concepts on peut distinguer deux cas :

- a) parfois ce sont des "symboles culturels" normalement codifiés en termes; "indigènes" [...] qui émergent dans le travail de terrain et se précisent dans le travail d'analyse
- b) et parfois c'est le chercheur qui les construit là où divers fragments de données ou de problèmes paraissent présenter certaines propriétés structurelles en commun mais n'ont jamais été exprimées ainsi. [...] C'est surtout à ce stade de la recherche que d'autres études réalisées par d'autres chercheurs acquièrent une importance majeure. [...]

La théorisation en ethnographie :

Glaser et Strauss (1987) ont exercé une grande influence sur la construction théorique en ethnographie. Ils ont mis l'accent principalement sur l'élaboration (ou la découverte) de théories et de concepts en opposition à la notion classique de vérification des théories. Les concepts surgissent du terrain, sont contrôlés et re-contrôlés à la lumière des données ultérieures puis on les renforce et les formule autrement.

Pour aussi détaillées que soient les observations, on, aura besoin d'un "saut de l'imagination" lorsque le chercheur va conceptualiser à partir de ses notes de terrain. Ce travail mettra en oeuvre ses capacités créatrices". (La passade, 1988).

Donc :

- l'analyse comme construction d'une taxonomie : classification et catégorisation des produits de l'enquête ;

- l'analyse dite "spéculative", problématisation théorique des produits de l'enquête : utiliser des fragments, les agencer, communiquer des articulations, faire apparaître les liens entre les produits de l'enquête et chercher leurs significations en rapport avec une théorie : les problématiser, ce qu'on préférera à simplement "abstraire" : "Quel est l'enjeu de l'ethnologie de l'éducation [entendre ici : d'une méthode de l'ethnos] ? Décrire avec minutie des faits d'éducation, en dégager la subtilité et montrer comment des individus chaque fois singuliers sont engagés dans des procès dont il est malgré tout possible d'abstraire certains caractères généraux" (Abermalek, 2000, p.18).

Généralisation prudente, passage du local au particulier (et non pas à l'universel - option ethnologie) : les règles données *au conditionnel* pourraient permettre de comprendre d'autres tribus, d'autres groupes appartenant par exemple au même corps professionnel.

Elaboration d'une théorisation du sens des produits de l'enquête, peut être synthétisée par une hypothèse qu'une autre recherche pourrait valider ou se lancer dans un second segment méthodologique avec une autre méthode pour valider cette hypothèse.

On entre alors dans une troisième possibilité de validation de la recherche : se poser le problème de la transférabilité des résultats pour en sortir des principes qui pourraient permettre d'utiliser ces résultats ailleurs, en y tenant compte d'un nouveau contexte. Faire un essai de décontextualisation/recontextualisation (autrement dit, de transfert) dans un autre groupe, une autre tribu ou donner ces principes pour qu'une autre recherche les mette à l'épreuve, les reprenne ailleurs pour une autre recherche.

### Conclusion

Cette méthode n'a rien d'un protocole fixe. "La particularité processuelle de la démarche ethnologique [entendre ici de la méthode de l'ethnos] est qu'elle se situe toujours dans une histoire relationnelle avec un objet dont le caractère événementiel, inachevé et soumis aux aléas des interprétations faussées par des perceptions affectives, est patent." (Affergan, 1997, p.77). Elle exige de la vigilance, du soupçon, de l'autoévaluation.

Sachant que la recherche est son propre projet, ce qui fait qu'une recherche "tient", c'est qu'elle est un projet de recherche. Mais on ne peut passer toute sa vie à étudier un objet et il va bien falloir décider un jour d'arrêter la recherche pour livrer ce qu'on en a compris. Ce qui veut dire aussi que *chaque recherche n'est pas close, elle est plus qu'ouverte, elle est interrompue*. Et le jeu qui consiste à se faire croire qu'on a trouvé quelque chose est un simulacre ou une illusion : on a trouvé que ce qu'on a pu rencontrer, dans le temps qu'on s'est donné ; la temporalité est d'une importance capitale. Donc la recherche est ici forcément *fragmentaire*.

### Bibliographie

- Abdelmalek, A. (2000) *Ethnographie, ethnologie et anthropologie : du singulier à l'universel. Actes du colloque AFIRSE : L'éducation comme dialectique : expériences et recherches*, Rennes : Université Rennes 2, pp.18-20
- Affergan, F. (1997) *La pluralité des mondes*. Paris : Albin Michel
- Ardoino, J & Lecerf, Y. (1986) *L'ethnométhodologie et l'alternative des sciences sociales*, Editorial. *Pratiques de formation (analyses)* n°11/12, pp.11-20
- Ardoino, J. (1975) Préface de Lobrot, M. *La pédagogie institutionnelle*. Paris : Gauthiers-Villars, Bordas, pp.I-XXX.
- Boumard, P. (2000) *L'approche ethnographique face à la dialectique universel/singulier. Actes du colloque AFIRSE : L'éducation comme dialectique : expériences et recherches*. Rennes : Université Rennes 2, pp.37
- Clot, Y. & Faïta, D. (2000) *Genres et styles en analyse du travail, concepts et méthodes. Travailler* n°4, pp.7-42
- Coulon A. (1987) *L'ethnométhodologie*, Paris : que sais-je n° 2393
- Coulon A. (1997) *Le métier d'étudiant, l'entrée dans la vie universitaire*. Paris : PUF

- Deleuze, G., & Gattari, F. (1976) *Rhizome, Introductions*. Paris : Minuit
- Dossé, F. (1991) *Histoire du structuralisme*. Paris : La découverte, Tome 1
- Erny, P. (1991) *Ethnologie de l'éducation*. Paris : L'harmattan, (PUF 1981)
- Fornel, de, M. & Quéré, L. (1999) *La logique des situations*. Paris : Raisons pratiques
- Garetta, G. (1999) Situation et objectivité, activité et émergence des objets dans le pragmatisme de Dewey et Mead. Fornel, de, M. & Quéré, L. *La logique des situations*, Paris : Raisons pratiques, pp.35-68.
- Géraud, M-O., Leservoisier, O. & Pottier, R. (1998) *Les notions clés de l'ethnologie*. Paris : Armand Colin
- Jules-Rosette, B. (1986) Racines phénoménologiques de l'ethnométhodologie. *Pratiques de formation (analyses) n°11/12*, pp.80-82.
- Lapassade, G. (1992) L'ethnographie de l'école, une lecture de Peter Woods. *Cahiers de LISP, n°11*, pp.15-18
- Lapassade, G. (1990) La méthode ethnographique. *Pratiques de formation-Analyses, n°20*, pp.12-25
- Lapassade, G. (1991) *L'ethnosociologie*. Paris : Méridiens, Klincksieck
- Le Moigne, J-L. (1995) *Les épistémologies constructivistes*. Paris : PUF
- Lerbet, G. (1995) *Les nouvelles Sciences de l'éducation*. Paris : Nathan
- Levy, A. (1997) *Sciences cliniques, organisations sociales*. Paris : PUF
- Levi- Strauss, C. (1958) *Anthropologie structurale*. Paris : Plon
- Marie, C. (1999) La possible utilisation de l'ethnométhodologie en SdE. Mémoire de maîtrise, Université de Provence, département des SdE
- Mucchielli, R. (1996) *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales*. Paris : A. Colin
- Nathan, T., *Psychanalyse païenne*, Paris : Bordas, 1988.
- Pain, J. (1993) *La pédagogie institutionnelle d'intervention*, Vigneux : matrice
- Pourtois, J.P. & Desmet, H. (1988) *Epistémologie et instrumentation en sciences humaines*. Bruxelles : Mardaga
- Revue Pratiques de formation/analyse : N° 11/12, 1986, Ethnométhodologies et N° 18, 1989 : "Recherche-action et formation : le travail de terrain"*
- Revue Pour, n° 90, 1983 : la recherche-action*
- Ricoeur, P. (1986) *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, II*. Paris : Seuil
- Rivière, C. (1999-1995) *Introduction à l'anthropologie*. Paris : Hachette
- Vega, A. (2000) *Une ethnologue à l'hôpital*, Paris : les archives contemporaines
- Vial, M. (1998) *Aller sur le terrain ? Quelle posture pour le chercheur ?*. Aix-en-Provence : En question, Cahier n°20
- Vial, M. (2000) La recherche en Sciences de l'éducation et la Santé. *Spirale*, numéro spécial Education et santé, pp.119-142
- Woods, P. (1990) *L'ethnographie de l'école*. Paris : A Colin



**Table du cahier 36**

Introduction : disciplines et méthodes	page 121
I. Les disciplines connexes aux Sciences de l'éducation	
convoquées	126
L'anthropologie	126
L'ethnologie	128
L'ethnographie	130
L'ethnométhodologie	131
Une posture du chercheur	133
Un lexique spécialisé	135
Le carrefour	137
La notion de segment méthodologique	140
II. Un objet spécifique de recherche : l'ethnos	141
La notion d'ethnos	141
Ethnos et éducation	143
L'ethnos s'étudie dans le cadre d'une recherche de terrain	144
III Les étapes d'une méthode pour l'Ethnos	145
Réflexions sur la figure du rhizome	145
Le travail préalable au terrain	149
Le travail dans le terrain	150
De retour du terrain	155
Conclusion	157
Bibliographie	158

